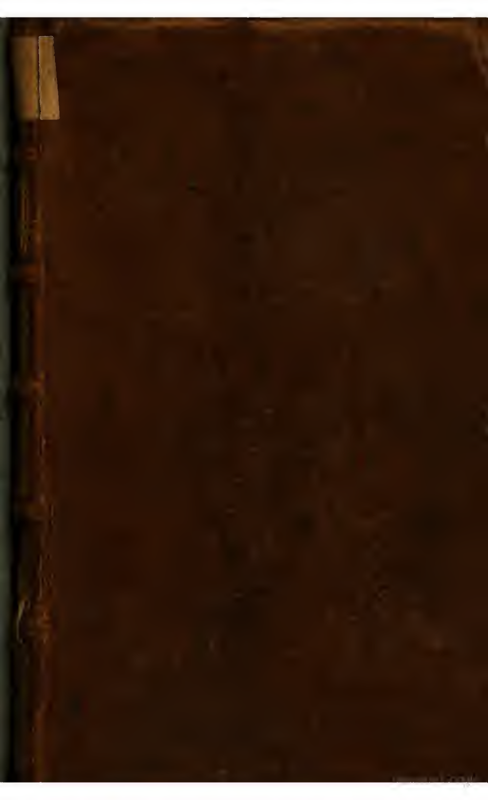






ENTRETIEN INSTRUCTIF D'UN PERE AVEC SON FILS,

SUR LES

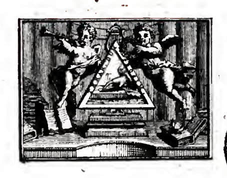
PREMIERS PRINCIPES De la RELIGION & de la MORALE.

OU

CATECHISME RAISONNÉ.

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

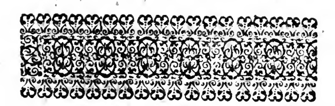
Par MILORD ***.



A AMSTERDAM,
Chez les *WETSTEINS & SMITH.*
M. DCC. XXXII.

Pour premier fondement de la Vertu qu'on doit exciter dans le cœur d'un Enfant, il faut lui donner de bonne heure une veritable idée de Dieu, comme d'un Etre suprême & indépendant, qui a fait toutes choses, duquel nous tenons toute notre félicité, qui nous aime, & nous donne tout ce que nous possedons; en conséquence dequoi il faut lui inspirer de l'amour & du respect pour un Etre si parfait & si bon.

Locke, *Educat. des Enfans.*



AVIS
AU
LECTEUR.

QUoique l'Auteur de ce Traité ne l'ait pas écrit dans le deſſein de le publier, quelques-uns de ſes amis, à qui il l'avoit communiqué, ont jugé à propos de paſſer ſon intention à cet égard. Ils ne croyent pourtant pas qu'il ſoit neceſſaire de l'accompagner d'une Preface, le Livre étant fort petit, ils le laiſſeront parler

pour lui-même; & ainsi ils l'abandonnent au jugement du Lecteur, & à la benediction de Dieu. On s'est donné quelque liberté dans la Traduction, pour mettre le sens de l'Original dans un plus grand jour.



AVERTISSEMENT
SUR CETTE EDITION.

L'*Ouvrage dont nous publions aujourd'hui une Traduction Françoise est originairement écrit en Anglois & parut à Londres vers la fin de l'année* 1686. *il fut reçû avec un applaudissement incroïable de toutes les personnes moderées, & qui voudroient qu'au lieu de fomenter les divisions qui troublent le Christianisme, par des déclamations emportées, on s'appliquât au contraire à les adoucir par des Ecrits pleins des sentimens de douceur & de charité qu'inspire le veritable esprit de la Religion. Nous nous étendrions avec plaisir à faire voir avec quelle adresse l'Auteur de ce Catechisme est entré dans des vues si saines, & nous donnerions*

ã ij

une

une idée des Principes qu'il a établis & de la Methode qu'il a suivie, si l'extrait court & sensé qu'en a fait autrefois M. Le Clerc, *ne nous dispensoit de ce soin. On sera sans doute bien aise de savoir le jugement que cet illustre Journaliste en a porté, son extrait nous paroit d'ailleurs renfermer des regles qu'il ne sera pas inutile de se remettre devant les yeux avant que de commencer la lecture de ce Catechisme, il peut y servir d'une excellente introduction, il peut enfin faire sentir mieux, que tout ce que nous eussions pû dire, le prix d'un Ouvrage, dont nous avons tout lieu de croire que ceux qui ne pouvoient pas le lire en Anglois, nous sauront gré de leur avoir procuré l'usage par une bonne Traduction.*

EXTRAIT

Du CATECHISME RAISONNE' *tiré de la* Bibliotheque Univerſelle *de M.* LE CLERC, Tom. IX. pag. *95. & ſuiv.*

L'Auteur de ce Catechiſme a ſuivi une méthode ſi éloignée de celle que l'on remarque dans les autres Ouvrages qui portent ce Titre, qu'il mérite que l'on en diſe quelque choſe. Ordinairement les Catechiſmes ne contiennent que des points de ſpéculation, tirez de quelque ſyſtême de Théologie, ſelon les opinions qui ſont reçues dans les Societez, où ceux qui les font ſont nez. L'on donne aux enfans ces doctrines à apprendre par cœur, en les avertiſſant que c'eſt ce qu'il faut croire pour être ſauvé, ſans ſe mettre autrement en peine de leur en prouver la verité, par des rai-

ſons qu'ils puiſſent concevoir. Cet Auteur a pris une voye toute differente, que l'on indiquera, après avoir dit un mot de quelques remarques qu'il fait dans la Dédicace de ſon Livre, & qui ſont comme le fondement de ſa méthode. Il dit que conſidérant avec douleur les diſputes, qui ſont parmi les hommes en matiere de Religion, & en recherchant les cauſes, il lui a ſemblé que l'une des plus univerſelles conſiſte en ce que les hommes n'examinent rien à fond. Une preuve de cela, ſelon l'Auteur, c'eſt qu'ils ont extrémement négligé *la Religion naturelle* qui eſt, dit-il, univerſelle & immuable, & ſur laquelle toute Religion révelée doit être établie. Ils ont ſouvent auſſi rejetté la Raiſon, ſans laquelle tout ce que l'eſprit humain bâtit ne ſauroit avoir de ſymmetrie. On s'eſt arrêté cependant à rechercher le ſens de certains mots & de certai-

nes phrases, qui, étant ambigues & interprêtées diversement, ont produit de grandes irregularitez. L'Auteur, pour remedier à ce défaut, a cru devoir commencer par les premiers principes de la Religion Naturelle, & aller de degré en degré jusqu'à la Religion révelée, qui se trouve parfaitement conforme à la précedente.

Une autre chose qui est sans doute très-affligeante, & qui a engagé l'Auteur à s'éloigner de la route des Catechismes ordinaires, ce sont les fâcheuses consequences de la diversité des sentimens que l'on a sur la Religion. Les jugemens téméraires, les haines, les animositez, les disputes & les guerres les plus cruelles sont venues de là: & ce qu'il y a de plus déplorable c'est que ce sont particulierement les Chrétiens qui sont tombez dans ces desordres. Ainsi le Christianisme, qui, de soi-même, n'inspire que la charité, la douceur & la

paix, a été l'occaſion innocente des plus grandes violences, inhumanitez & diviſions que l'on ait vues dans le monde. L'Auteur, remarquant ces triſtes effets des diſputes, n'a rien voulu mettre dans ſon Catechiſme, qui pût être conteſté par aucune ſecte des Chrétiens, mais s'eſt contenté d'y expliquer ce en quoi elles conviennent toutes. Ce n'eſt pas qu'il ait renfermé ici tout ce qu'il croit être veritable & utile; il témoigne qu'on lui feroit tort de tirer quelque conſéquence de ſes omiſſions, comme s'il rejettoit tout ce que l'on ne trouvera pas dans ſon livre. Il a ſeulement choiſi ce qu'il croyoit le plus propre & le plus utile,pour ceux que l'on commence à inſtruire de la Religion Chrétienne. Cependant il n'eſpere pas que beaucoup de gens trouvent ſa méthode bonne, il craint au contraire qu'on ne décrie ſon livre, comme un livre dangereux, parce qu'on n'y ſauroit

roit apprendre à défendre ſon parti, contre les autres dont le Chriſtianiſme eſt aujourd'hui déchiré, mais ſeulement à bien vivre, dont on ne ſe ſoucie pas tant que de bien diſputer. Mais ce qui le conſole, c'eſt qu'après qu'on aura crié contre ſa Méthode, & qu'on ſe ſera plaint de ſes omiſſions, il faudra, malgré qu'on en ait, approuver ce qu'il avance, à moins que de rejetter des dogmes, dont tous les Chrétiens tombent d'accord.

Son Livre, quoique compoſé d'un Dialogue ſuivi, peut être diviſé en trois parties, dont la premiere contient les principes de la Religion Naturelle; la ſeconde ceux de la Religion Chrétienne: & la troiſiéme des inſtructions pour ſe bien conduire parmi les Chrétiens, tels qu'ils ſont aujourd'hui diviſez en tant de ſectes.

I. Voici les principes de la Religion Naturelle, ſelon l'Auteur.

1. Tous les hommes ſonhaitent neceſſairement d'être heureux, & comme on ne peut pas ſe promettre de le devenir, ſans ſavoir ce qui eſt propre à nous conduire à cette felicité, on ſouhaite auſſi d'avoir cette connoiſſance, pour ne pas confondre le chemin du malheur avec celui du bonheur. 2. Pour cela il faut premierement ſe connoître en quelque ſorte ſoi-même, & diſtinguer ſon eſprit de ſon corps. 3. Après avoir reconnu que notre eſprit eſt immateriel, & notre corps étendu, nous en concluons que le corps n'eſt pas capable des plaiſirs de l'eſprit: comme l'eſprit n'eſt pas ſujet aux mêmes choſes que le corps. Toute la felicité du corps conſiſte dans la ſanté, & celle de l'ame dans un contentement & dans une ſatisfaction intérieure. 4. La ſeconde eſt préferable à la premiere, parce que quand on eſt ſatisfait, on n'a beſoin de rien. 5. Or on s'apperçoit que rien de ce que l'on voit ne

ne peut produire cette satisfaction, & que l'ame ne sauroit se la donner à elle-même. 6. Il faut donc la chercher ailleurs, & dans un Etre plus parfait, tel que peut être celui qui a donné l'origine à tout le Genre humain; car on ne peut pas douter de ces deux choses, que le Genre humain n'ait commencé, & que celui qui a donné l'existence au premier homme ne fût un Etre plus parfait que nous. Les parties de l'Univers que nous voyons, ne s'étant pas produites elles-mêmes, & ayant une grande liaison entre elles, il faut qu'elles ayent un Auteur, & même qu'un seul Etre les ait produites. 7 Cet Etre possede toutes les perfections de tous les Etres, & encore dans un degré plus éminent, & c'est celui que nous appellons DIEU. C'est une Intelligence éternelle, qui peut aisément nous donner le bonheur que nous souhaitons, c'est-à-dire, nous faire arriver à la fin pour laquelle

elle nous a produits : à quoi auſſi ſa ſageſſe, & ſa bonté l'engagent. 8. Mais Dieu exige peut-être de l'homme quelque devoir, dont l'obſervation peut nous obtenir de lui le bonheur que nous cherchons. 9. La regle de ce devoir eſt la droite Raiſon, qui eſt commune à tous les hommes. 10. Il y a trois choſes, qui peuvent être l'objet de ce devoir, Dieu, notre prochain, & nous-mêmes. A l'égard de nous-mêmes la Raiſon nous apprend que nous devons être extrémement moderez, dans les plaiſirs qui regardent le corps, & qu'il faut toûjours le tenir ſoûmis à l'eſprit. Nous devons aimer, ſelon la même Raiſon, notre prochain comme nous-mêmes, & préferer encore l'interêt général du Genre humain au nôtre particulier. Elle apprend encore qu'on doit adorer, ſervir, invoquer l'Etre de qui nous tenons tout ce que nous avons, lui en rendre graces, & eſperer qu'il nous regardera

dera de bon œil, si nous nous acquittons sincerement de tous ces devoirs, qui sont même souvent accompagnez de quelque recompense pour ceux qui les observent: comme au contraire ceux qui les negligent en sont souvent punis, par cette negligence même, comme on le fait voir assez au long.
11. Mais comme il n'arrive pas toûjours que ceux qui ne s'acquittent point de leur devoir soient punis en cette vie, & les gens de bien recompensez, la sagesse, la bonté & la justice de Dieu l'engagent à avoir égard à cela, dans une autre vie, où il distribue des recompenses & des peines, selon que l'on a vêcu dans celle-ci.

II. C'est là *a* jusqu'où nous conduisent les lumieres naturelles, mais comme on ne peut bien sentir la force de ces raisonnemens sans être capable de quelque méditation, ce qui est au dessus de la portée de la plûpart du monde, il s'ensuit *a* p. 75.

que

que la Raiſon ſeule ne ſerviroit pas de beaucoup. Il falloit donc quelcun, en qui on ſe pût fier, & qui inſtruiſit, ſans qu'il fût neceſſaire de chercher la verité par des raiſonnemens, dont la plûpart des hommes ne ſont point capables. Les perſonnes mêmes, qui ſavent raiſonner, perdent ſouvent le fil de leurs conſéquences, & ont beſoin d'une lumiere plus vive & plus forte, pour les attacher conſtamment à leur devoir. Or c'eſt ce que Jeſus-Chriſt a fait, d'une maniere admirable, par ſa doctrine, ſa vie, ſes miracles, ſa mort & ſa réſurrection, comme on le fait voir au long. Mais il n'eſt pas beſoin qu'on s'y arrête, puis que tout le monde ſait la clarté avec laquelle l'Evangile nous propoſe les devoirs dont on a parlé, & la récompenſe que Dieu donnera à ceux qui s'en acquitteront avec ſincerité. On prouve la verité de la Religion Chrétienne en peu de mots;

mots, & l'on montre que Jeſus-Chriſt a donné de ſi grandes preuves de la verité de ſa miſſion, qu'on ne peut ſans une folie viſible refuſer de croire en lui. On dit encore quelque choſe du dehors de la Religion, qui conſiſte en quelques cérémonies, que l'on ne doit regarder que comme de ſimples ſecours, qui peuvent nous aider à pratiquer les devoirs dont on a donné quelque idée, & nullement comme des choſes bonnes en elles-mêmes. Pour les choſes de ſpéculation, on ne les doit eſtimer, ſelon l'Auteur, qu'autant qu'elles ſervent à la pratique, & l'on ne doit faire aucun cas de celles qui n'y ont point de rapport.

III. [a] Cette doctrine, touchant les dogmes de ſpéculation, ſe trouvant peu conforme aux ſentimens de pluſieurs d'entre les Chrétiens, qui preſſent bien plus la ſpeculation que la pratique, fait

[a] P. 110.

nai-

naître cette queſtion, ſavoir comment ceux, qui ſeroient dans les ſentimens de l'Auteur, ſe devroient conduire, dans les diviſions du Chriſtianiſme d'aujourd'hui? Après avoir prouvé de nouveau ſon principe, il répond que ce n'eſt pas la peine de diſputer d'opinions indifferentes, comme celles qui ſont purement ſpeculatives. Le bien qu'on pourroit tirer de l'établiſſement, ou de la ruïne de ces opinions, n'eſt pas comparable au mal qui peut naître des diſputes, que l'on exciteroit là-deſſus; de ſorte que, ſelon l'Auteur, il vaut mieux s'accommoder aux autres que de les contredire. Mais il faut en même tems *demeurer inébranlable, à l'égard des matieres eſſentielles; ne rien faire, ni ne rien dire qui leur ſoit contraire; & ne ſervir jamais d'inſtrument à perſonne pour ôter aux autres la liberté, que nous ſouhaitons que les autres nous laiſſent.*

On

On *a* examine ensuite cette difficulté; c'est que malgré tout ce que l'on a dit des lumieres de la Nature, & de la Révelation, la plûpart des hommes sont bien éloignez d'observer les devoirs qu'elles nous prescrivent; de sorte qu'elles paroissent inutiles à l'égard de la plûpart du monde. Pour soudre cette difficulté, on se garde bien de dire que Dieu ne demande pas necessairement l'observation de ces devoirs, mais on remarque que Dieu n'exige de chacun en particulier, qu'à proportion des lumieres & des moyens qu'il lui a donnez. Il ne demande pas de nous une perfection, qui soit au dessus de la nature humaine; mais seulement une application sincere à la vertu, dès qu'on nous la fait connoître, par laquelle nous tâchions constamment de nous avancer au plus haut degré de perfection, dont notre nature est capable. L'Auteur

a P. 115.

teur s'applique à montrer cela par l'Ecriture Sainte, & finit par une petite recapitulation des devoirs dont il a parlé, qu'il exprime auſſi par les termes des Auteurs ſacrez.



A

MES FILLES.

MES CHERES FILLES.

D*Epuis que la Providence nous a ſeparez, j'ai bien langui dans votre abſence, mais c'eſt dans les heures, que je donnois d'ordinaire à votre inſtruction, & à celle de votre Frere, que j'y ai été le plus ſenſible. Quel plaiſir n'étoit-ce pas pour moi de voir les progrès que vous faiſiez tous les jours, en pluſieurs choſes louables, ſous la ſage conduite de votre Mere, & avec quelle joye ne paſſois-je pas avec vous ces ſoirées deſtinées à developper & à exercer votre eſprit? & c'eſt ce qui a augmenté ma peine de me voir privé d'un plaiſir, auquel j'étois ſi accoutumé.*

Le plus grand ſoulagement que

j'aye

j'aye pû trouver dans cette ſituation, a été de me rappeller les reflexions, qui nous avoient occupez. Et j'ai enfin reſolu de les mettre par écrit dans le même ordre que j'avois ſuivi dans nos inſtructions familieres.

Vous vous ſouviendrez ſans doute de ce que je vous ai dit ſouvent, que nos connoiſſances ne ſont, ou du moins ne paroiſſent être, qu'une eſpece de reminiſcence. Je veux dire, qu'il ſe trouve dans notre ame certaines ſemences qui ſont toujours prêtes à produire les mêmes fruits, quand on les cultive avec le même ſoin. Il y a une ſi grande uniformité dans les idées générales que nous avons des choſes, que toutes les fois qu'on nous placera dans les mêmes circonſtances, qu'on nous preſentera les mêmes objets, & que nous y donnerons la même attention, ces idées générales nous conduiront naturellement aux mêmes conſéquences particulieres. C'eſt

ce qui m'a engagé à reduire ces meditations en forme d'Entretien, où le Repondant est conduit par une suite naturelle de questions, à tirer ses reponses de son propre fonds, aussi loin que les lumieres de la Raison pouvoient le diriger.

Je n'addresse mes questions qu'à votre Frere, qui par là semble avoir acquis un droit particulier sur ce petit Ouvrage; mais comme je souhaite qu'il vous soit à tous une occasion de vous souvenir de moi, quand je ne serai plus, je vous le dedie aussi à vous, mes Filles, par cette Epître. Le sujet que j'y traite est infiniment interessant. Le but que je m'y propose, est de vous mettre en état de vous conduire vous-mêmes dans le vrai chemin du bonheur. *Et c'est, à mon avis, le seul but, qui merite qu'on lui consacre une étude longue & penible. Je connoitrai par votre conduite, & par les fruits que vous produirez*

dans

dans le cours de votre vie, à quel point j'aurai réuſſi; mais afin que la Verité puiſſe produire plus facilement ces heureux fruits, ſans riſque d'être étouffez par l'ivraye des prejugés, je tâcherai de deraciner ceux-ci, & de vous affermir dans la verité, en vous propoſant les regles, que je me ſuis preſcrites à moi-même dans cette entrepriſe, & par leſquelles vous pourrez auſſi juger plus ſûrement ſi j'ai bien ou mal réuſſi.

J'ai ſouvent réflechi avec douleur, ſur cette grande diverſité d'opinions, qui partagent les hommes en matiere de Religion. Et en cherchant, quelles pouvoient en être les cauſes, il m'a paru, que dans le grand nombre de celles qui y ont concouru, une des plus générales eſt, que les hommes n'approfondiſſent pas aſſez les choſes. Ils manquent par le fondement; ils negligent & mépriſent trop cette Philoſophie; qui eſt

ſt la Religion naturelle de tous
:s hommes, & qui, par cela mê-
ne qu'elle eſt naturelle, doit ne-
:eſſairement auſſi être univerſelle
& inalterable, *& faire la baſe de toute Religion revelée & établie. Ils abandonnent la règle de la droite Raiſon, qui ſeule peut produire une exacte ſymmetrie dans les édifices intellectuels. Ils ſe contentent de s'appliquer, ſans règle, à l'interpretation des* mots *& des* phraſes, *qui, étant aiſément ſuſceptibles de differents ſens, ont produit des irregularitez ſans nombre, & ſouvent monſtrueuſes. Ils pouſſent même ce deſordre ſi loin, que ſans ſonger aucunement aux premiers principes, ils commencent ſouvent leurs Syſtêmes de Theologie par les points les plus ſublimes de la Revelation : faute auſſi imprudente, que le ſeroit celle d'un Architecte, qui, dans le deſſein d'élever un édifice, travailleroit*

** au

au toit avant que d'avoir pensé aux fondemens.

Pour éviter cet écueil, & pour agir moins à l'avanture, j'ai commencé mon Catechisme par les principes les plus simples que j'aye pû découvrir dans la nature humaine. Et j'ai continué à bâtir sur ce fondement avec autant d'ordre & de regularité qu'il m'a été possible. J'espere qu'il paroitra clairement par ce moyen, que toute la Religion, tant naturelle que revelée, est un ouvrage exactement suivi d'un seul & même dessein de Dieu, auteur de l'une & de l'autre. Et cette verité bien entenduë ne sauroit manquer de donner une grande satisfaction à toute personne capable de reflexion.

Ce qui m'a fait encore plus de peine ce sont les fatales consêquences où le Genre humain s'est trouvé plongé par cette diversi-

té

té d'opinions. Ces jugemens & ces censures temeraires, ces haines & ces animositez, ces disputes opiniâtres & ces persecutions cruelles. Par là, le naturel doux & sociable de l'homme a été transformé en une ferocité plus grande, que celle des ours & des tygres; & ce qui est le plus à déplorer, c'est de voir, que ces maux ayent été plus frequens & plus violens depuis la propagation de l'Evangile, qu'ils ne l'avoient jamais été auparavant, comme si en effet Jesus-Christ, pour me servir de ses propres paroles, n'étoit pas venu pour apporter la paix sur la terre, mais la division & l'épée. *Cependant à Dieu ne plaise que nous mettions rien de semblable sur le compte de sa sainte Religion, qui ne respire par-tout que douceur, qu'humilité, que moderation, que bonté, & d'autres vertus également sociables. Non; le mal ne vient que de la perversité de l'esprit des hommes, qui ont*

Matth. 10. 34. Luc 12. 51.

 chan-

changé en poison la nourriture la plus excellente & les remedes les plus salutaires; non-contens de la simplicité de l'Evangile, qui est une règle de mœurs si claire & si simple, *ils ont cherché à l'envi des mysteres cachez, pour paroitre plus penetrans les uns que les autres; & à mesure que quelqu'un d'eux déterroit une nouvelle distinction subtile, il ne manquoit pas d'en faire aussi-tôt l'essence de la Religion. Delà ce grand nombre de Sectes qui divisent le monde Chrétien. L'Esprit d'interêt s'étant ensuite joint à cet Esprit de vaine gloire, la distinction des Sectes s'est soutenue, & on l'a conservée & transmise à la posterité avec beaucoup plus de soin, que les devoirs les plus essentiels de la vie. Tel est l'état deplorable des choses aujourd'hui, & c'est cette consideration principalement qui m'a guidé dans tout le cours de cet Ouvrage. Convaincu par experience du peu de fruit, que pra-*

produisent toutes les controverses, (quand je dis peu de fruit, j'entens par rapport aux choses veritablement bonnes, pendant qu'elles ne sont que trop fecondes en haines & en toutes sortes de maux) j'ai resolu d'éviter avec soin tout ce qu'il y a jamais eu de controverses parmi ceux qui se donnent le nom de Chrétiens, & de m'arrêter uniquement aux articles sur lesquels tous sont d'accord, & qui tendent directement à la pratique.

Ce sont-là, dis-je, les règles, que j'ai cru devoir me prescrire. Je vous exhorte aussi, de vous appliquer uniquement à faire usage de ce que j'ai clairement exprimé, sans tirer des consequences de ce que je puis avoir omis; car je dois vous avertir, que je n'ai pas traité tous les Sujets qui peuvent être utiles, mais seulement ceux que j'ai crû les plus utiles, & les plus conformes aux règles que je viens d'indiquer.

Puor finir, mes cheres Filles,

je vous avoue, que je ſuis très-perſuadé, qu'un Livre de cette nature pourroit être d'un grand uſage dans le monde, pour guerir les hommes de ces malheureuſes diviſions en fait de Religion, en les deſabuſant de leurs vaines ſubtilitez; & en leur donnant du gout pour une Doctrine plus ſolide & plus ſalutaire. Je n'ignore pourtant pas qu'un ſemblable deſſein, auſſi-tôt qu'il paroitroit, ne manqueroit pas de trouver une vive reſiſtance de la part de tous ceux qui ſe ſont devouez à quelque Secte particuliere, quelle qu'elle ſoit; & je ne doute pas même, que, ſi ce petit Ecrit tomboit entre les mains de perſonnes de cette trempe, quoiqu'elles n'y trouveroient rien qu'elles n'approuvaſſent, elles ne laiſſeroient pas de le condamner, pour n'y point trouver leurs articles favoris; c'eſt le caractere de tous les Sectaires; *ils ſont ſi paſſionnez pour la livrée de leur parti, que tout ce qui ne la porte pas, eſt d'abord proſcrit*

com-

comme Antichrétien, *comme* Athée, & Diabolique. *Heureusement leur approbation, en pareil cas, est de plus grand poids que leur censure, parce que tous les partis sont d'accord sur ce qu'ils approuvent, pendant qu'ils ne conviennent point entre eux sur ce qu'ils condamnent; il n'y a ni* Catholique, *ni* Protestant, *ni de quelque parti qu'il soit dans lesquels se subdivisent ces Communions, qui n'approuve toutes les doctrines, qui tendent directement à la pieté & à la vertu, & c'est la seule chose que j'aye ici en vue, en cela on est unanime; ce n'est qu'en matiere de speculations, & en ce qui ne regarde que la forme exterieure de la Religion, dont je ne parle point, que leurs sentimens sont diametralement opposez les uns aux autres. C'est un grand motif, sans doute, pour s'en tenir, comme j'ai fait, aux seuls articles qui sont généralement reçus de tous; & je laisse à ces Messieurs-là le soin de concilier*

en

entre eux leurs opinions particulieres, avant que je les regarde comme importantes. Je n'ai pourtant pas assez bonne opinion de ces meditations pour présumer qu'elles meritent d'être mises au jour. Une entreprise de cette nature demande des talens beaucoup plus grands, à tous égards, que ne le sont les miens, & plus de loisir que je n'en ai. Dieu, quand il le trouvera bon, suscitera quelqu'autre pour executer ce dessein plus dignement; je ne laisse pas d'esperer que la recommandation d'un Pere, dont vous avez éprouvé la tendresse, ajoutera quelque poids à des instructions, qui sans cela feroient peut-être moins d'impression sur vous, & qu'ainsi mon Ouvrage sera du moins utile à mes chers Enfans, pour qui je le destine principalement. Je suis,

MES CHERES FILLES,

Votre très affectionné Pere.

Le 1. Juillet 1686



CATECHISME RAISONNÉ.

Le Pere.



MON cher fils, puisque nous voici debarrassés de nos occupations ordinaires ; & que nous jouïssons de cette liberté d'Esprit, qui n'est guéres compatible avec les soins du monde, je veux profiter de cette occasion pour vous entretenir de sujets plus nobles, & qui influent sur toute notre vie. Tâchez donc de vous recueillir ; mettez à côté, & oubliez même, s'il vous est possible, pour une heure, tout ce que vous avez appris jusques à present ; ne faites attention, qu'à ce qui resultera naturellement de vos propres réflexions, & repondez

dez avec une liberté mâle aux questions que je vais vous faire.

Le Fils. Je vous suis sensiblement obligé, mon Pere, des soins que vous ne cessez de prendre de mon instruction, & je ferai tous mes efforts pour satisfaire à ce que vous desirez de moi.

P. Dites-moi donc d'abord ce que vous aimez le plus au monde?

F. Je sais, mon Pere, que vous ne voulez pas, que je mette de la difference entre vous & ma Mere, & je me flatte que vous ne doutez point, que vous ne soyez l'un & l'autre les premiers objets de mon amour.

P. Il n'importe de quelle maniere je pense là-dessus; je veux savoir ce que vous en pensez vous-même, & que vous me le disiez sans deguisement; mais afin que vous ne vous fassiez pas d'illusion, considerez bien le cas que voici: supposé que votre Mere & moi fussions emprisonnez quelque part avec vous, privés de toute nourri-

tu-

ture, jusqu'à être près de mourir de faim, si dans ce moment un ami vous envoyoit en secret, à vous en particulier, quelque peu de nourriture, & si peu, qu'à peine vous en eussiez pour soutenir pendant quelques heures votre propre vie, en vous assurant, qu'aucun de nous n'en pourroit avoir d'autre pendant ce temps-là; En ce cas, dites moi de bonne foi, mangeriez-vous à notre insçu ce qu'on vous auroit envoyé, ou vous en priveriez-vous pour nous le donner?

F. Vous me proposez là, mon Pere, un choix bien difficile, & dont je souhaitterois fort d'être dispensé.

P. Je sai bien ce qui vous embarrasse, ce n'est pas de choisir, mais de declarer votre choix; je vous exhorte donc encore une fois, d'agir franchement avec moi, & je vous assure, que, de quelque maniere que vous vous determiniez, je n'en serai point offensé; au

contraire, j'aurai du plaisir à entendre de vous une déclaration simple & ingenuë.

F. Ce mot d'*offense*, que je viens d'entendre, me fait assés connoitre que je n'ai pas besoin de m'expliquer là-dessus; je vois bien, que ma foiblesse ne vous est que trop connuë, & que vous penetrez jusques dans ces mouvemens secrets de mon cœur, que j'ai honte de découvrir.

P. Cela me suffit; je vous en épargnerai la honte. Je pose donc en fait, que dans un tel cas, vous prefereriez votre propre conservation à la nôtre, & je vous prie d'y bien réflechir, pour me dire, qui vous aimez mieux? si c'est vous-même ou bien si c'est nous?

F. Que vous dirai-je, mon Pere? Vous me reduisez à confesser que je m'aime moi-même peut-être plus que je ne devrois.

P. Il ne s'agit pas presentement de savoir si ce penchant extrême de *l'amour propre* est bon ou mauvais,

vais, il n'eſt queſtion que de ſavoir, ſi ce penchant eſt ſi fort en vous? Ce premier cas étant decidé, conſiderez encore s'il y a quelqu'autre choſe dans la nature, qui vous tienne plus à cœur que vous-même; je ne parle plus de Perſonnes, mais de choſes. Ne ſentez-vous pas dans votre cœur quelque deſir, qui vous porte à rechercher *des plaiſirs*, *des honneurs*, *de l'autorité*, *ou des richeſſes*? Je ſai que ce ſont là des choſes que vous deſirez, mais je voudrois ſavoir quel rang vous leur donnez dans votre cœur?

F. Je trouve que je n'aime aucune de ces choſes ſimplement pour elle-même, mais que je les aime ſeulement autant qu'elles ont de rapport à moi, & qu'elles peuvent m'être de quelque agrément, ou de quelque utilité. De ſorte que l'amour que j'ai pour ces choſes eſt ſubordonné à celui que j'ai pour moi-même, & ſe termine à moi; tout cela me fait juger, que *je m'aime*

moi-même préferablement à toute autre chose.

P. Il n'en faut pas douter, & je ne penserai jamais à éteindre en vous ce sentiment; mais je dois vous avertir, que c'est là un principe qui doit être menagé avec un très-grand soin; car c'est du bon ou du mauvais usage que vous en ferez que dependra votre bonheur, ou votre malheur. Observez donc, que bien que cet amour propre ne soit qu'un seul principe general, & constant de notre nature, cependant les choses que nous aimons par rapport à nous-mêmes, (comme vous l'avez très-bien remarqué,) sont en grand nombre, & très-variées, & que rien n'est plus aisé, ni plus ordinaire aux hommes que de s'y tromper, & d'être seduits par de faux jugemens, qui leur font affectionner comme un bien ce qui est veritablement un mal; Or le moindre inconvenient qui puisse arriver à un homme de mal placer son desir, c'est d'être frus-

tré dans son attente, & il ne sauroit éviter de l'être; car supposé même qu'il obtînt l'objet de son desir, comme il n'y trouveroit point le bien qu'il s'en promettoit, il ne seroit réellement pas moins trompé que s'il n'avoit rien obtenu du tout; cela seul est déja un assez grand malheur : mais c'en est un plus grand encore de trouver un mal au lieu d'un bien; Et le plus grand malheur de tous, c'est d'être continuellement sujet à de semblables méprises. Ce sont là les effets de notre ignorance, de nos erreurs, & de la précipitation dans nos jugemens. Au contraire, si nous pesons mûrement la veritable valeur des choses, & que, l'ayant bien connuë, nous dirigions nos affections consequemment, le principe de notre amour propre, ainsi menagé, ne manquera pas de nous conduire à une heureuse fin. Je vous donne cet avertissement d'avance, afin qu'en ayant senti la necessité, vous en soyez d'autant

plus circonſpect dans les reponſes que vous ferez à mes queſtions.

F. Helas ! je ſens ſi bien la neceſſité & la difficulté de cet ouvrage, & je crains ſi fort de m'égarer, que je me trouve forcé à recourir à vos inſtructions, n'oſant pas m'expoſer moi-même au riſque d'un pareil examen.

P. Ne vous défiez pas tant de vous-même; prenez courage; ſouvenez-vous ſeulement de ne faire attention, qu'à ce que votre propre Raiſon vous ſuggerera, & voyons où cela pourra nous mener.

Puiſque vous trouvez en vous-même, qu'en general *vous n'aimez ni ne deſirez aucune choſe, qu'autant qu'elle vous paroit pouvoir contribuer à votre propre bien*, conſiderez laquelle des choſes, que je viens de toucher, vous y paroit la plus propre, & laquelle par conſequent vous deſirez le plus. Je vais le repeter, & vous les expliquer plus en détail; afin que vous puiſſiez en deliberer plus mûrement.

ment. Par *l'Honneur,* j'entends la reputation de quelque qualité diſtinguée en vous, qui puiſſe exciter des ſentimens de reſpect & d'admiration dans les autres; Par *le Pouvoir,* je n'entends pas la ſeule force du corps, mais l'autorité ſur un certain nombre de perſonnes qui les aſſujettiſſe à vos volontés; Par *les Plaiſirs,* je n'entends pas ſeulement ces jeux d'Enfans auxquels vous vous êtes amuſé juſques à preſent, & dont vous commencez à vous dégouter, mais j'entends principalement toutes les autres ſortes de plaiſir, qui repondent aux differens deſirs ſenſuels, que vous éprouverez en vous à meſure que vous avancerez en age; Et par *les Richeſſes,* j'entends la poſſeſſion des biens, qui ſervent aux hommes de moiens pour ſe procurer la jouïſſance des objets ſenſibles. Dites-moi donc preſentement laquelle de ces choſes vous croiez pouvoir contribuer le plus à vous rendre heureux.

F. De la maniere dont vous

me les representez, elles me paroissent toutes être bonnes à differens égards, & peut-être est-il d'autres choses encore que vous pourriez me representer de même ; desorte qu'il me seroit malaisé de les comparer bien exactement entr'elles, & de déterminer precisément laquelle est la meilleure.

P. Quoi! seriez-vous assés indeterminé sur le prix de ces choses, pour demeurer tout à fait en suspens & pour n'en desirer aucune?

F. Pour agir avec la precaution que vous exigez de moi, il est à propos de consulter mon jugement pour gouverner mes desirs, & par conséquent, de m'abstenir de tout desir de ces choses, jusques à ce que je connoisse à fond leurs differentes valeurs.

P. Fort bien ; mais votre incertitude même sur le choix de ce que vous devez desirer, doit vous faire sentir, qu'il y a une autre chose encore, si essentielle à votre bonheur, que vous ne pouvez que

la

la desirer actuellement; Et j'aimerois mieux que vous la demêlassiez vous-même, que d'être obligé de vous l'indiquer.

F. Voions donc; Nous sommes déja parvenus à connoitre, que diverses choses se presentent à nous sous l'apparence du bien; que quelques-unes sont bonnes en effet, pendant que d'autres sont mauvaises malgré les apparences les plus specieuses. Mais comment discerner ces apparences, & distinguer sûrement le bon d'avec le mauvais? c'est ce que j'ignore encore; Ici vous me demandez ce que je desire le plus: C'est donc précisement *la connoissance de toutes les choses qui ont rapport à mon bonheur, par le moyen de laquelle, je puisse choisir & poursuivre celles qui y conduisent.*

P. Vous trouvez donc que *c'est la connoissance, qui fait le premier objet de vos desirs.* Je suis bien aise que vous le trouviez ainsi; parce qu'en effet la connoissance

doit être la premiere cause de tous nos desirs. Mais ceci est encore trop general, dites-moi je vous prie, à quelle sorte de connoissance vous voudriez vous appliquer préferablement? Est-ce à *la connoissance de Dieu*, de son essence, de ses attributs, de ses loix? Est-ce à *la connoissance de la Nature*, de l'Univers, du Genre humain, de vous-même? Est-ce à *la connoissance de quelque Art* ou de quelques inventions, dont les hommes soient les auteurs? ou *de quelqu'autre chose*, qui soit l'objet de leur application?

F. Je ne puis, mon Pere, que vous repondre encore comme je l'ai deja fait, que la consideration de tous ces objets me confond, plûtôt qu'elle ne m'aide à decider, quel est celui qui merite en effet d'être preferé aux autres; mais j'espere que le principe general que je viens de poser, & dont je ne m'écarterai plus, savoir; *Que la connoissance que je desire doit me mettre en é-*

 tat

tat de choiſir & de mettre en œuvre les moyens les plus propres à me rendre heureux; j'eſpere, dis-je, que ce principe général me conduira par degrés à de nouvelles découvertes.

P. Vous penſez juſte; ce principe vous y aidera infailliblement; tenez-vous y donc deſormais, & qu'il vous ſerve de règle fixe dans toutes vos recherches. Appliquons-le préſentement aux objets particuliers de notre connoiſſance que je viens de toucher, *Dieu*, *la Nature*, *l'Homme*, &c. & dites-moi, lequel de ces objets vous paroit être le plus important, & le plus digne de votre application.

F. Puiſque, ſelon le principe que nous venons d'établir, mon grand but doit être de chercher *ma propre félicité*, je comprens aiſément que je ne ſaurois l'obtenir ſans *connoître* I. *Moi-même*, qui dois en jouïr. II. *La Félicité dont je dois jouïr*, & III. *les Moyens* qui peuvent me la procurer. Et delà

je conclus qu'il eſt à propos que je commence mon étude par l'examen de *ma propre nature*; ce qui m'apprendra auſſi, de quelle *ſorte de félicité* je ſuis ſuſceptible; après quoi il ſera tems, je penſe, de m'appliquer à y parvenir.

P. J'approuve cette methode; elle eſt naturelle, & je ne doute pas qu'à meſure que nous la ſuivrons, nous n'ayons occaſion de conſiderer tout ce qui fait eſſentiellement à notre ſujet. Commencez donc par réflechir ſerieuſement ſur vous-même; voiez ce que vous trouvez de plus remarquable en vous, & dites moi *ce que vous penſez de votre être.*

F. Je ne puis m'empêcher de remarquer d'abord, que par tout où je ſuis, je remplis quelque place, de même que tous les autres objets materiels qui m'environnent; & par conſéquent, quelque choſe que je puiſſe être, je penſe que je ſuis matiere comme eux.

P. Sans doute; mais ne remar-

quez-

quez-vous pas aussi en vous quelques autres qualités, qui soient propres à l'homme, & qui ne se trouvent point dans le reste des objets materiels, qui vous environnent?

F. Oui, je remarque en moi des *sensations*; qui ne se trouvent ni dans le bois, ni dans la pierre; je remarque de plus en moi cette faculté *de penser, de reflechir & deraisonner*, que vous prenez soin d'exercer actuellement; & je pense que cette même faculté montre dans l'homme une excellence de beaucoup superieure à tout ce qui se trouve même dans les animaux, & qu'elle fait entre nous & eux, une difference non seulement de degré, mais même d'essence.

P. Les deux remarques que vous venez de faire, renferment cette définition de l'Homme, *qu'il est une substance, ou un Etre qui pense*; mais il reste encore à examiner, si ce n'est pas cette partie materielle de nous-mêmes, qui, comme vous l'avez remarqué, remplit

plit quelque place, ou, comme d'autres l'expriment, qui est étenduë, si, dis-je, ce n'est pas cette partie materielle même qui pense en nous, tellement que l'action de penser & de raisonner ne soit autre chose en nous, qu'un effet de la differente modification & du different mouvement de la matiere dont nous sommes composés, ou si, au contraire, cette faculté de penser procede de quelqu'autre principe réellement distinct de la matiere; cette consideration est importante, & merite que vous la pesiez bien.

F. J'espere que je n'ai pas été trop temeraire, en avançant, comme j'ai fait, que cette faculté de penser découvroit en nous quelque excellence essentiellement differente de tout ce qui se trouve dans les animaux, quoique d'ailleurs je regarde la construction de ces mêmes animaux comme la production la plus parfaite de la matiere modifiée.

P. Je ne dis pas que vous aiez été

été trop temeraire en avançant cette propofition; cependant fans rien déterminer fur les animaux, dont il nous importe peu de connoître la nature, je voudrois que vous m'expliquaffiez plus particulierement, fur quoi fondé, vous croiez découvrir en vous, un principe effentiellement diftinct de la matiere?

F. Si je trouve en moi quelque operation, qui foit au deffus du pouvoir de la matiere, je ne puis m'empêcher d'en conclurre, que cette operation procede de quelqu'autre principe.

P. Pouvez-vous me donner quelques exemples de pareilles operations?

F. Quand je réflechis fur la nature de la matiere, fur *fon extenfion*, *fur fa divifibilité*, & que je confidere, *combien elle eft propre à recevoir toutes fortes de formes & de mouvemens*, fous quelque figure, & dans quelque mouvement, que je me la reprefente, je ne fau-

rois

rois comprendre qu'il ſoit poſſible, qu'il en reſultât rien qui reſſemblât même à la ſimple ſenſation qui ſe trouve en moi, bien loin de pouvoir être regardée comme le principe des plus nobles de mes facultés.

P. Quelles ſont ces facultés plus nobles, que vous croiez être les moins propres à être produites par la matiere?

F. Les principales de ces facultés ſont *la memoire*, *& le raiſonnement*.

P. Pourquoi dites-vous que *la matiere n'eſt pas ſuſceptible de memoire*?

F. Parce que ſi nous n'étions composés que de pure matiere, le ſouvenir que nous avons des choſes ne pourroit ſe faire que par des impreſſions materielles, tracées dans l'endroit de notre corps, où cette faculté reſide.

P. D'accord. Et qu'eſt-ce qui nous empêche de croire que la choſe ne ſoit ainſi?

F. C'eſt parce que, ſi celá étoit, le grand nombre de choſes dont nous nous ſouvenons, demanderoit un ſi grand nombre d'impreſſions differentes, qu'il ſeroit impoſſible qu'aucune des parties de notre corps, où l'on peut ſuppoſer que cette faculté reſide, pût les contenir toutes enſemble; moins encore les retenir diſtinctement, & dans un tel ordre, qu'elles puiſſent ſe préſenter à notre imagination ſelon qu'elle en a beſoin.

P. En effet, il paroit abſurde de dire, qu'un ſi grand nombre de differentes idées, qui ſe trouvent dans notre Eſprit, y occupent chacune ſa place ſeparée des autres; Et cela paroitra plus abſurde encore ſi nous conſiderons, que parmi les idées dont notre eſprit eſt rempli, il s'en trouve pluſieurs de choſes immaterielles, & qui ne ſauroient par conſéquent s'imprimer dans la matiere, comme ſont le vrai & le faux, la vertu & le vice, l'honneur & le deshonneur, & d'autres

tres idées femblables; mais paffez outre, & expliquez-moi auffi, pourquoi il vous femble que *le raifonnement ne fauroit être une production de la fimple matiere ?*

F. Cela ne demande d'autre explication, que de déterminer la fignification du mot; or par le mot de *raifonnement*, j'entends cet acte de notre efprit, par lequel nous comparons enfemble differentes idées materielles ou immaterielles, qui s'y trouvent actuellement, pour en tirer des conféquences, & former par là d'autres idées que nous ignorions auparavant. Or fi *la memoire* feule paffe déja le pouvoir de la matiere, à plus forte raifon cet autre acte de notre Efprit, qui examine & compare enfemble les chofes qui font dans la memoire, fera-t-il au deffus de la Matiere.

P. J'avoue qu'il me paroit impoffible d'expliquer par le fimple pouvoir de la Matiere diverfes operations que nous remarquons en nous; puis donc que nous fommes

mes assurés, que ces operations se font en nous, expliquez-moi, par quel autre moyen elles peuvent se faire & *quel est le principe duquel elles procedent.*

F. Helas! Je ne sai que vous répondre. Car ces operations mêmes, *de penser & de raisonner*, sont les caracteres les plus essentiels que je connoisse de l'Etre qui les exerce en moi. Je sais seulement que ces operations se font en moi, mais comment elles s'y font, c'est ce que j'ignore entierement.

P. Si cela est ainsi, & que vous ne puissiez pas aller plus loin, considerez du moins, à quoi revient ce que nous avons découvert jusques à present de la nature humaine, & quelles conséquences en decoulent pour votre usage.

F. Ce que je connois jusqu'ici de la nature humaine, revient à ceci: Que nous avons en nous *deux principes distincts*, l'un *materiel*, dont la principale proprieté est *d'être étendu*; l'autre *immateriel*, dont

dont la principale propriété eſt *de penſer*.

P. Ces deux principes ſe nomment *Matière* & *Esprit*, ou, ſelon le langage ordinaire, *Corps & Ame*; ſervons-nous donc doreſnavant de ces termes reçus, & dites-moi, quelles conſéquences vous croiez devoir tirer de cette diſtinction.

F. La conſéquence la plus importante, & qui s'offre la premiere, eſt, que nos *corps* & nos *ames* étant de *differente nature*, ſont ſuſceptibles *de plaiſirs & de peines d'une differente eſpece*. Le corps ne ſauroit participer aux plaiſirs qui ne ſont propres qu'à l'ame; & il n'y a nulle neceſſité auſſi de croire, que l'ame ſoit aſſujettie aux changemens & à la deſtruction que le corps ſubit.

P. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt, que de ce que nous avons obſervé, ſur la differente nature du corps & de l'ame, il s'enſuit, que la deſtruction du corps pourroit ſe faire
ſans

ſans que l'ame y participât, mais cette difference de leurs natures n'implique pourtant pas néceſſairement, que l'ame doive ſurvivre au corps; elle nous le fait ſeulement eſperer, & à meſure que nous avancerons, nous rencontrerons infailliblement d'autres argumens qui nous confirmeront dans cette flatteuſe eſperance. Nous trouverons auſſi chemin faiſant d'autres conſéquences moins importantes, en traitant des ſujets, qui ont de la connexion avec celui-ci. Mais revenons à la methode que nous nous ſommes preſcrite dans cette recherche, & tâchons de découvrir *de quelle ſorte de félicité* notre nature, telle que nous venons de la connoitre, eſt ſuſceptible.

F. Je conçois, que la baſe & *la ſource de toute la félicité du corps eſt la ſanté*; car quoique la ſatisfaction de nos différens déſirs puiſſe augmenter les degrés de cette félicité, toûjours la ſanté lui eſt ſi eſſentielle, que ſans elle nos corps

ne fauroient qu'être miferables; Et quant à *la félicité de l'ame*, je penfe qu'elle doit être parfaite, lors que nous jouïffons d'un *entier contentement d'Efprit.*

P. Puifque vous diftinguez ainfi deux fortes de felicités, dont nous fommes fufceptibles, il eft néceffaire de déterminer au jufte le prix de l'une & de l'autre, afin que nous puiffions enfuite tourner nos plus grands foins à la recherche de celle qui les meritera le mieux.

F. Il me paroit évident, que la félicité de l'ame, telle que je viens de la définir, doit l'emporter fur celle du corps, non feulement parce que l'ame eft le principe le plus noble, & que c'eft elle qui anime & qui meut le corps; mais fur tout, parce que l'idée que j'ai de cette félicité eft la plus complette; car *dès que l'Efprit eft entiérement fatisfait, rien ne fauroit manquer à fon bonheur.* Cependant je ne voudrois pas méprifer cette autre forte de félicité, je veux dire celle du

cor ps,

corps, & je vous avoue, qu'il me ſemble, que le meilleur ſeroit de joindre les deux enſemble; mais ce qui m'afflige, c'eſt de voir, que nonobſtant toutes les précautions poſſibles, le corps de l'homme eſt ſouvent attaqué par de douloureuſes maladies, continuellement expoſé à de facheux accidens, & enfin inévitablement aſſujetti à la mort, & à une deſtruction finale. Or tout ceci ne peut que rendre cette ſorte de félicité très-imparfaite & très-incertaine; je me tourne donc principalement vers celle de l'ame; je ſens bien qu'elle eſt ſuſceptible de félicité, mais helas! elle ne ſait encore où la chercher. Je vous ſupplie donc, mon cher Pere, de vouloir bien me conduire, ſans délai, à ſon vrai objet; toute autre étude me paroit déja indifferente, & mépriſable même, en comparaiſon de celle-ci.

P. Vous voyez par-là ce que je vous ai dit tantôt, qu'une recherche méthodique des moyens de

vous rendre heureux, vous meneroit par degrés à de nouvelles connoissances. Considerez à present la nature de toutes les choses, que le Créateur a mises dans ce Monde visible; considerez aussi toutes celles que les hommes, ingenieux à rencherir sur la nature, ont inventé pour leur commodité, & ditesmoi, si aucune de ces choses, ou toutes ensemble, seroient capables de vous procurer cette sorte de *félicité*, que vous regardez comme *particulière à l'ame?*

F. Non, elles ne sauroient me la procurer; car comme toutes ces choses ne sont que matérielles, elles ne sauroient agir immédiatement que sur ce qui est matériel en moi, ni faire impression sur mon ame, que par le canal des organes du corps, auquel elle est présentement unie. Ainsi tout ce qui tombe sous nos Sens, ne sauroit servir qu'à la félicité corporelle, dont nous avons déja reconnu l'imperfection.

P.

P. Où chercherez-vous donc la félicité de l'ame?

F. Je ne ſai preſque que vous en dire, mon Pere; mais enfin, puiſqu'on ne ſauroit la trouver dans rien de corporel, & que mon ame toute ſeule ne ſauroit non plus la tirer de ſon propre fond, il faut de neceſſité, ou que je la trouve dans *quelque choſe de plus excellent & de plus parfait que mon ame*, ou que je déſeſpere de la trouver jamais.

P. Avez-vous quelqu'idée d'un Etre plus parfait que votre ame?

F. Je n'ai point encore d'idée claire d'un tel Etre; mais voici ce qui eſt bien certain, *quiconque a fait mon ame, doit être plus parfait qu'elle*: Et quel que ſoit l'Etre de qui elle a pris ſon origine, il faut qu'il ait en ſoi des perfections plus éminentes, que je n'en apperçois en moi-même.

P. Vous ſavez, mon Fils, comment les hommes prennent naiſſance, & comment une génération

ſuccede à l'autre; vous ſavez encore, qu'en venant au monde, nous recevons en même tems cette double nature que vous avez remarquée en nous, compoſée du corps & de l'ame; feroit-ce donc à moi, que s'adreſſeroient les marques de reſpect renfermées dans votre réponſe, comme ſi, en qualité de *Pere*, j'étois l'auteur de votre exiſtence?

F. Je ſens, mon Pere, juſqu'au fond de mon cœur, tout le reſpect que je vous dois; mais je vous avoue, que dans ce moment je porte ma vue plus loin; *Et ce n'eſt pas ſeulement le principe de ma propre exiſtence, que je cherche, mais de celle de tout le Genre-humain.* Or la propagation qui ſe fait de Pere en Fils, ne ſauroit ſervir à me faire trouver ce principe; j'ai beau remonter en idée des milliers de ſiecles; quand même je parviendrois à la fin à un ſeul homme, le prémier de tous, & dont tous les autres ſeroient deſcendus, il me reste-

teroit toujours, par rapport à ce prémier homme, la même question à faire, que je fais par rapport à moi-même : Cet homme ne s'est pas fait lui-même, qui est-ce donc qui l'a fait? & qui l'a rendu capable d'engendrer d'autres hommes semblables à lui? Quel que soit l'Etre qui l'a formé, il faut de nécessité qu'il possede de grandes perfections, & il ne sauroit nous être indifferent de le connoître ou de ne le connoître pas; car comme dans le cours des générations humaines, il se forme une relation étroite & nécessaire entre le Pere & le Fils, le Pere prenant soin du Fils, & le Fils dépendant du Pere & étant naturellement obligé à certains devoirs envers lui: à plus forte raison devons-nous conclurre, que *l'auteur commun du Genre humain ne veut, ni abandonner ses créatures, ni les exempter de toute obligation envers lui*; Et si jamais je puis être assez heureux pour découvrir *cet Etre*, & pour

m'aquitter envers lui de tout ce que je lui dois, je ne doute point que je ne trouve en cela même le point de félicité que je cherche.

P. Je m'apperçois que cette penſée vous anime; mais ne nous éloignons pas de notre but; vous cherchez la *prémiere Cauſe* du prémier homme; Eſt-ce une choſe ſi difficile à concevoir? Conſiderez ſeulement les differens ouvrages de la Nature: Ne voyez-vous pas que *cette Terre* ſur laquelle nous vivons, & qui eſt notre Mere commune, animée par la chaleur vivifiante *du Soleil* notre commun Pere, produit tous les ans des objets ſans nombre, & tout auſſi ſurprenans que ceux dont l'origine vous embarraſſe? Ses productions ne ſont pas non plus bornées à une regularité ſi exacte, que nous ne puiſſions la croire capable d'avoir produit quelquefois d'autres ſortes d'Etres que ceux qu'elle produit d'ordinaire. Les étranges irrégularités que nous voyons arriver aſſez ſouvent,

vent, en ſont une preuve inconteſtable. Pourquoi donc ne pourroit-on pas attribuer de même *la premiere production de l'homme* à l'heureuſe rencontre de quelque matiére propre pour cet effet, qui, étant animée par un juſte degré de chaleur, eût pris la forme que nous nous voions? Et ſi cela ne vous ſatisfait point, il faudra donc chercher auſſi la *prémiere Cauſe* de tous les animaux, eſpèce après eſpèce; ce qui nous engageroit dans des diſcuſſions infinies.

F. Non, non; je commence à entrevoir, que nos recherches ſur ce ſujet ne ſeront pas ſans fin; & même nous touchons, ſi je ne me trompe, à la ſolution. Quand même je vous accorderois, que la production de l'homme eût pû ſe faire, comme vous venez de me le repréſenter ſi plauſiblement, cela ne leveroit aucunement ma premiére difficulté; au contraire, elle en devient encore plus grande; & il faut de néceſſité, que je porte ma

vue plus loin; Car ſuppoſé que les hommes & les bêtes euſſent été originairement produits par le concours de la Terre & du Soleil il me reſtera toujours à demander *qui a produit cette Terre & ce Soleil*, avec ce nombre innombrable d'autres Corps reſplendiſſans, qui nous environnent à une plus grande diſtance encore que ce premier Aſtre? Il faut que tous ces Corps ayent eu leur *premiére Cauſe* auſſi bien que nous, & comme ils ont tous une connexion ſi étroite enſemble, qu'ils dépendent l'un de l'autre, il faut neceſſairement qu'une même & premiére Cauſe les ait tous produits, & par conſéquent, *qu'il y ait une Cauſe univerſelle & primitive & unique de toutes choſes*. Il faut donc, que je me forme de cette Cauſe univerſelle une idée d'autant plus relevée, que la production de toutes choſes eſt au deſſus de la production particuliére de mon individu: Et je ſens maintenant que les

les *perfections* de l'Auteur de mon Etre sont bien plus grandes, que je ne me les figurois d'abord, & mêmes qu'elles ne sauroient être moins qu'*infinies*.

P. Vous concluez bien, mon Fils; il faut de nécessité que l'*Etre qui a produit tous les autres Etres soit absolument parfait*, & c'est cet Etre que nous appellons Dieu. L'évidence de cette conclusion est fondée sur des principes si incontestables, qu'ils ne sauroient être revoquez en doute. Dans l'ordre des choses qui se produisent l'une l'autre, il faut de necessité qu'il y en ait une premiére, & quelle que soit cette premiére Cause, il faut qu'elle renferme en elle seule, & dans le dégré le plus éminent, toutes les perfections qui se trouvent dispersées parmi les autres; or l'*assemblage de toutes les perfections répandues dans l'Univers, ne peut que nous donner de leur auteur l'idée d'un Etre tout parfait*. Je vous ai repeté ces

points, afin qu'ils s'impriment d'autant plus profondement dans votre Esprit, & que l'importante conclusion que nous venons d'en tirer, y demeure inébranlable; mais il ne faut pas s'arrêter là; *Cette idée de Dieu est une source de lumiere*; suivons les rayons qu'elle répand, & voyons où ils nous conduisent. Dites moi donc plus particulierement, ce que vous renfermez dans l'idée d'un *Etre absolument parfait?*

F. Une perfection aussi grande que celle-là passe ma foible comprehension; & même je ne saurois croire, qu'il soit possible à aucun homme, qui est une *Créature bornée*, de comprendre toute l'étendue de ces perfections que nous avons conclu devoir être *infinies*.

P. A la verité nous ne saurions les comprendre toutes, mais nous pouvons en comprendre quelques-unes; faites seulement attention au sens de cette définition; que *Dieu est un Etre absolument parfait*; Et il ne vous sera pas difficile d'en ve-

venir à quelque détail.

F. Il me semble voir clairement, *qu'un Etre absolument parfait doit posseder en soi-même non seulement tout ce qui est necessaire à sa propre existence & à sa propre félicité, mais aussi tout ce qui est necessaire à l'existence & à la félicité de ses Créatures.*

P. Voilà deja un pas de fait; Reflechissez à present sur les consequences de cette réponse, & vous irez encore plus loin. Mais il faut avancer par degrés; Examinez d'abord, quelles perfections particulieres resultent de la premiere partie de votre réponse, qui regarde l'existence & la félicité de Dieu lui-même.

F. Si Dieu possede en soi-même tout ce qui est nécessaire à sa propre existence, (sans quoi il ne sauroit être parfait,) & s'il n'a rien reçu d'aucun Etre, comme nous l'avons deja prouvé, en demontrant qu'il est la premiere Cause de tout, il s'ensuit, *qu'il existe ne-*

necessairement, qu'il a toujours été, & qu'il sera toujours, c'est-à-dire, *qu'il est Eternel*. De plus si Dieu possede en soi-même tout ce qui est necessaire à sa propre felicité, (sans quoi il ne sauroit non plus être parfait,) il s'ensuit que non seulement sa nature ne sauroit être sujette à une destruction finale, mais même à aucune souffrance, ni changement; ce sont là des accidens auxquels toute *matiere* est necessairement sujette, & puisque Dieu est exempt de pareils accidens, il faut qu'il soit *Esprit*, pour me servir du terme dont nous sommes convenus, pour exprimer ce qui est opposé à la Matiere; Et ainsi, en joignant ensemble ces deux conclusions, je dis, que *Dieu est un Esprit éternel*.

P. Et quelles consequences tirez-vous de l'autre partie de votre réponse, *savoir*, que *Dieu possede en soi-même tout ce qui est necessaire à l'existence, & à la felicité de ses Créatures?* ou, pour

mieux

mieux faire, dites-moi auparavant, sur quoi vous fondez cette proposition, puisqu'elle ne paroit pas si évidente que l'autre?

F. Que Dieu possede tout ce qui est nécessaire pour l'existence & la conservation de ses Créatures, cela est assez évident, par cela même qu'elles existent, & qu'elles n'existent que par lui. Et il faut aussi qu'il possede ce qui est nécessaire pour rendre ses Créatures heureuses, parce qu'il me semble, qu'en general *leur felicité doit consister à atteindre au but auquel le Créateur les a destinées.* Or on ne sauroit douter, que celui qui a en soi le pouvoir de les créer, ne puisse aussi, avec ce même pouvoir, & bien plus facilement encore, les conduire à la fin pour laquelle il les a créées. Et c'est ainsi que *je trouve en Dieu la source de la felicité, aussi bien que de l'existence de toutes choses.*

P. Mais continuez, mon Fils, à tirer vos conséquences de cette pro-

poſition, & dites-moi, quelles perfections vous trouvez en Dieu, à le conſiderer comme la ſource de l'être & de la felicité de ſes Créatures?

F. De ce que Dieu donne à ſes Créatures l'être & le bien-être, j'infere principalement, *qu'il eſt bon, ſage & puiſſant.* Sa *bonté* ſe manifeſte le but qu'il ſe propoſe dans tous ſes ouvrages, ſa *ſaſageſſe* dans leur ordonnance, & ſa *puiſſance* dans leur execution. Sa bonté l'incline au bien de ſes créatures, ſa ſageſſe l'y dirige, & ſa puiſſance le met en œuvre. Voilà, ce me ſemble, les trois principales perfections de Dieu qui ſe deploient dans ſes Créatures, & à meſure que nous en decouvrirons d'autres qui auront quelque connexion avec celles-ci, nous pourrons les rapporter ſûrement à Dieu, comme à la ſource commune de toute perfection.

P. Entrez donc dans un plus grand détail, & indiquez-moi quel-

ques autres perfections, qui vous paroissent liées avec ces trois.

F. Je ne sai si ce détail, qui nous meneroit bien loin, seroit à cette heure fort necessaire; Et je pense que les autres perfections de Dieu se presenteront d'elles-mêmes, chacune en sa place. En attendant, je crois avoir dans celles que nous venons de connoître un fondement suffisant & solide de la felicité que je cherche; car l'idée que j'ai de *la sagesse* de Dieu m'assurant qu'il *fait* ce qui est pour le plus grand bien de ses Créatures, sa *puissance* & sa *bonté* m'assurant également qu'il *peut* & qu'il *veut* y pourvoir, je ne saurois douter qu'il n'y ait *pourvû actuellement.*

P. Quoi! pour avoir reconnu ces trois perfections en Dieu, vous croiriez-vous actuellement en possession de la félicité que vous cherchez? car enfin c'est cette felicité qui doit faire votre plus grand bien, & vous semblez avoir conclu, que Dieu a deja pourvû

ef-

effectivement à tout ce qui sert pour le plus grand bien de ses Créatures.

F. Ce n'est pas là ma pensée. Quoique je sois assuré, que *tout ce qui est necessaire pour le plus grand bien de l'Univers entier est déja fait*, cependant l'idée que je me forme de ce bien universel n'est pas telle que je puisse m'en faire une application particuliere. Au contraire, puisque je trouve que je suis encore bien éloigné de la félicité dont ma nature est susceptible, j'en conclus plûtôt, que je suis ainsi fait exprès pour un bien plus universel. En effet, quoique je ne penetre pas dans la profondeur des desseins de Dieu, je conçois aisément, que ce peut être pour l'avantage du tout, que quelque espèce de Créature, qui en fait partie, parvienne à sa perfection seulement par degrés; & il se peut, que je sois moi-même de cette espece, & que l'état où je me trouve actuellement ne

soit

ſoit qu'un acheminement à un état plus parfait. Si cela eſt ainſi, il doit me ſuffire, à moi en particulier, *d'être mis dans la voye*, & d'être doué des facultés neceſſaires pour arriver avec le tems, par mon travail, à ce degré éminent de félicité qui me manque encore. Et que ce ſoit là preciſement mon cas, on peut l'inférer clairement des perfections divines dont nous venons de parler; car enfin, puiſque j'ai été rendu ſuſceptible d'un dégré de félicité plus grand que celui dont je jouïs preſentement & que de plus j'ai un deſir & un penchant naturel & invincible à rechercher cette félicité plus parfaite, on ne ſauroit concevoir, qu'une bonté, une ſageſſe, & une puiſſance infinies, m'euſſent donné cette capacité, & ce panchant, ſans vouloir jamais les remplir. Je conclus donc, qu'il eſt auſſi ſûr, que je parviendrai enfin à cette félicité tant deſirée; que ſi j'en étois actuellement en poſſeſ-
ſion,

ſion, pourvû que je ne m'en éloigne pas par ma propre faute.

P. Puiſque vous voulez ſuspendre pour le preſent une discuſſion plus particuliere des perfections de la Divinité, repaſſez en vous-même tous les points juſqu'où nous ſommes venus, afin qu'en continuant à ſuivre notre méthode, vous puiſſiez voir le chemin qui vous reſte encore à faire.

F. Rien n'eſt plus aiſé; car je prends grand ſoin de ne pas m'écarter du principe, auquel vous m'avez recommandé dès le commencement de me tenir. C'eſt ma propre félicité que je cherche; pour cet effet, j'ai conſideré ce que je ſuis, en quoi conſiſte la principale félicité dont je ſuis capable, & où je puis la trouver; j'ai reconnu que la principale partie de moi-même eſt ſpirituelle, que, par conſéquent ma principale félicité doit auſſi être ſpirituelle, & que je ne ſaurois la trouver qu'en Dieu

ſeul;

ſeul; Et j'ai conſideré auſſi quelques-unes des perfections que l'idée de Dieu me preſente, voilà où nous en ſommes. Il me paroit naturel de rechercher preſentement *quel chemin, ou quels moiens conduiſent à cette félicité*, & c'eſt ce que je m'étois propoſé en dernier lieu.

P. Vous dites bien; continuez donc à réflechir avec attention, ſur ce que vous avez découvert juſques à preſent; & eſſaiez pour voir ſi ces reflexions ne vous menent pas à découvrir ces moyens que vous devez chercher preſentement.

F. J'en ai bien entrevû quelque lueur, à meſure que nous ſuivions notre raiſonnement; mais il me ſemble, que je commence à les découvrir plus clairement. Je me ſouviens, que vous m'avez arrêté tantôt, lorſque je voulois toucher quelque choſe des devoirs, auxquels il me paroiſſoit dès-lors que nous devions être obligés envers

vers l'Auteur de notre Etre; Et je ſens à preſent que vous l'avez fait avec raiſon; Car comme je n'avois pas encore alors une idée aſſez claire de cet Etre ſuprême, il m'auroit été impoſſible de me former une idée juſte de mes devoirs envers lui; mais maintenant que je ſuis parvenu à une connoiſſance plus diſtincte *de Dieu & de moi-même*, je ne doute pas, *qu'en comparant enſemble ces deux idées, il n'en reſulte quelque règle de devoirs*; Et je doute encore moins, que *l'obſervation de cette même règle ne ſoit le moyen le plus propre, & unique même, pour me conduire à la félicité que je deſire ſi ardemment.*

P. Vous dites que vous ne doutez d'aucune de ces choſes; mais encore un coup pourquoi aller ſi vite? Pourquoi ne pourroit-on pas douter encore, ſi Dieu nous a donné une telle règle, ou non? Que lui importe de quelle maniere nous vivions? Ne voions-nous

pas

pas tous les hommes, de quelque façon qu'ils vivent, arriver de même, & ſans nulle diſtinction, à leur derniere fin, qui eſt le tombeau? & quelle félicité croiriez-vous donc trouver à vivre d'une maniere plûtôt que d'une autre?

F. Je m'apperçois que je me ſuis trop precipité, en tirant ſi vîte une double concluſion, avant d'avoir établi les principes d'où je la tire. Mon eſprit, plus prompt que ma langue, m'a fait courir trop rapidement ſur des choſes ſur lesquelles vous me faites repaſſer plus à loiſir par les queſtions que vous me faites. J'irai donc pas à pas, pour marcher avec ſûreté.

P. Eh bien! Je vous écoute.

F. Il faut donc que je prouve en premier lieu, que l'Auteur de notre Etre, qui eſt Dieu, *nous a réellement obligés à quelque devoir*. Je dois examiner enſuite, *en quoi conſiſte ce devoir*; Et enfin il faut voir *comment ma félicité en dépend*. Ma premiere propoſition

ſition eſt generale, & voici une conſideration générale qui peut ſervir, ce me ſemble, à l'éclaircir: Si Dieu eſt l'Auteur de toutes choſes, il s'enſuit, que *tout ce à quoi nous ſommes obligés par la nature des choſes*, ſoit par la nature de Dieu, ſoit par la nôtre, & par celle des autres hommes, *nous y ſommes obligés par Dieu lui-même*, qui a formé & diſpoſé les choſes de cette maniere.

P. Si nous ſommes, en effet, ſous une telle obligation, par la nature des choſes, je ne diſconviendrai point qu'elle ne nous ſoit impoſée par Dieu lui-même; mais comment ſavons-nous, que nous ſommes veritablement ſous une telle obligation?

F. C'eſt ce que nous avons déja, ſi je ne me trompe, ſuffiſamment établi, dès le commencement de notre recherche. Le deſir que nous avons d'être heureux eſt général & commun à tous les hommes, & tout ce qui eſt général eſt naturel,

Il eſt vrai, que les hommes tendent au bonheur par des routes très-differentes, & ſouvent oppoſées, dont quelques-unes par conſequent doivent n'être pas naturelles; mais quoiqu'ils varient ſi fort dans le choix des moyens, comme le deſir du bonheur même leur eſt commun à tous, il s'enſuit, que de *rechercher ce bonheur eſt un devoir, qui nous eſt enjoint par la Nature, ou, ce qui revient au même, par Dieu auteur de la Nature.*

P. Je veux que rechercher la félicité en général ſoit un deſir naturel, & que par conſéquent ce ſoit nôtre devoir, neanmoins puiſque les hommes ſont ſi ſujets à ſe tromper dans le choix des moyens pour y parvenir, que nous ſert-il de ſavoir en général que nous ſommes ſous une telle obligation, tandis que nous n'avons aucune règle ſûre pour nous diriger dans le détail?

F. Vous faites ici, mon Pere, une

une ſuppoſition que je ne ſaurois admettre. S'il ſe trouve des hommes qui s'égarent, il ne s'enſuit pas de là qu'ils manquent de règle pour ſe conduire. Cela prouve ſeulement que, s'il y a une telle règle, ces gens ne la ſuivent point, & je penſe, que nous ſommes déja convenus d'un principe, dont il decoule neceſſairement, que nous avons reçu une règle pour nous guider, qu'on la ſuive, ou qu'on ne la ſuive pas. Il eſt incompatible avec l'idée que nous avons de Dieu, qu'il nous ait donné ce penchant violent à la félicité, & nous ait mis en même tems dans l'impoſſibilité de l'obtenir; Car d'être éternellement privé de ce que l'on ne ſauroit s'empêcher de deſirer, eſt une miſére très-réelle, & il repugne directement à la bonté divine, de n'avoir formé des Créatures, que pour les rendre miſerables. Il faut donc neceſſairement, que Dieu nous ait donné quelque règle, pour nous di-

diriger dans la pourſuite de cette félicité qu'il nous oblige à deſirer; puiſqu'autrement nous en ſerions privés pour toujours, ce qui ſeroit abſurde.

P. Pouvez-vous m'indiquer une *règle qui puiſſe nous guider ſûrement dans cette pourſuite*, & qui ſoit *commune à tout le Genre humain?* Car il faut qu'elle ſoit telle, ou qu'il n'y en ait du tout point.

F. Je crois avoir trouvé cette règle, & ſi j'avois encore été en doute ſur cet article, le dernier caractére que vous y demandez, acheveroit de me determiner; En un mot, *c'eſt la droite Raiſon*, *qui eſt*, *ou qui doit être*, *la règle de toutes nos actions*. Car ce n'eſt que par la droite Raiſon que nous pouvons juger du vrai & du faux, du bien & du mal, & comparer une choſe ou une action avec une autre, pour choiſir la meilleure. Les progrès que vous m'y avez déja fait faire, m'aſſurent,

que je pourrai parvenir à m'y perfectionner davantage. Je marche encore dans une route qui m'est inconnue; je vais en tâtonnant, & je ne saurois faire un pas sans quelque doute & sans quelque crainte; mais j'espere qu'en continuant ainsi à exercer ma Raison, avec la même sincerité & la même exactitude, je l'affermirai si bien, qu'elle dirigera ensuite toutes mes actions. Vous m'avez ôté tout doute sur cette règle que nous cherchions, en m'avertissant qu'elle doit être générale; car si Dieu a donné une telle règle à tout le Genre humain, comme nous avons prouvé qu'il doit necessairement l'avoir fait, ce ne peut être que *la Raison*; parce qu'il n'y a qu'elle qui soit, ou qui puisse être une règle *générale*; Or étant générale, elle doit être censée *naturelle*, c'est-à-dire avoir *Dieu* pour auteur; Et par conséquent elle doit aussi être *suffisante* pour rendre heureux ceux qui la suivent.

P.

P. Je ne veux point ici lever des difficultés pour combattre les argumens generaux dont vous vous êtes servi, pour prouver, que Dieu nous a imposé certains devoirs pour nous conduire à la félicité, & qu'il nous a donné le moyen de les connoître. Mais la chose me paroitra encore mieux prouvée, & mieux éclaircie, si, comme vous vous l'êtes proposé, vous pouvez me montrer en detail quels sont les devoirs auxquels nous sommes obligés.

F. Pour le faire avec ordre, je rapporterai tous nos devoirs, selon la division ordinaire & très-naturelle, à quelques chefs generaux, dont toutes les branches particulieres derivent. Ces chefs generaux roulent sur ce que nous devons *à Dieu*, *au prochain*, *&* *à nous-mêmes*. Je commencerai par les devoirs, qui nous regardent nous-mêmes. Il faut consulter ici ce que nous avons découvert de notre propre nature; Nous avons

conclu, qu'elle eſt compoſée de deux principes, de matiere & d'eſprit, de corps & d'ame. Ces deux principes ſe combattent ſouvent en nous, & nous portent de differents côtés. Le corps ne ſe plaît que dans la ſatisfaction actuelle des Sens, ſans en ſavoir les bornes, & ſans en prevoir les ſuites; L'ame n'a pas ſeulement des plaiſirs qui lui ſont propres, & d'une nature plus délicate, & plus relevée que ceux du corps; mais elle juge auſſi des plaiſirs du corps, elle pèſe & compare un plaiſir ſenſuel, avec un inconvenient qui peut en rejaillir ſur elle, un bien preſent avec un mal futur; & après avoir comparé toutes ces circonſtances, elle eſt capable de choiſir ce qui peut contribuer le plus à l'entiere félicité de tout l'homme; Or de cette ſimple conſideration de notre nature il reſulte neceſſairement ce devoir ſenſible, ſavoir, *que nous devons tenir nos corps continuellement aſſujettis à nos*

ames,

ames, comme des ſerviteurs à leurs maitres. Ce devoir paroitra encore plus inconteſtable, ſi nous réflechiſſons ſur les inconveniens qui accompagnent une conduite oppoſée. Car là où cette ſubordination n'eſt pas établie, on porte à l'excès tous les plaiſirs des Sens, & ces excès cauſent des maux ſans nombre. Par exemple, les excès dans le manger & le boire, obſcurciſſent l'entendement par les vapeurs groſſieres qu'ils envoient au cerveau; d'autres excès énervent la force du corps; le ſeul deſir de quelques-uns eſt ſi violent, qu'il trouble l'eſprit, & le rend incapable de réflexion. Si l'on ſe livre trop aux mouvemens que les deſirs corporels excitent en nous, ils s'emparent de l'ame toute entiere, & y étouffent tout goût & toute penſée de plaiſirs plus nobles. *C'eſt donc un devoir indiſpenſable pour nous d'être moderés dans l'uſage des plaiſirs corporels, & de faire tous nos efforts pour que l'ame conſerve un* em-

empire absolu sur le corps, sans en recevoir aucune atteinte.

P. Vous dites vrai; mais vous ne faites par là que repeter en d'autres termes, ce que vous avez dit un peu auparavant, que nous devions gouverner toutes nos actions par la Raison.

F. Je suis bien aise que cela soit ainsi, & j'espere que ce que j'aurai occasion de dire dans la suite de mes recherches, ne servira aussi qu'à confirmer cette même verité, & à prouver, que *la droite Raison & notre veritable interêt ne sont qu'une seule & même chose.*

P. Passez donc à ce qu'il vous reste à expliquer là-dessus selon votre propre plan.

F. Je dois examiner presentement *à quels devoirs particuliers nous sommes tenus envers les autres hommes.* Et pour les discerner plus clairement, il me semble qu'il est à propos de réflechir sur les circonstances où je suis moi-même, & sur les relations qui se

trou-

trouvent entre les autres hommes & moi. Je me considere donc comme étant entré nud au monde, incapable de me pourvoir, non seulement des commodités de la vie, mais même des choses les plus necessaires, & ainsi ayant un besoin absolu de l'assistance des autres. De cet état je parviens peu à peu, avec le secours d'autrui, à quelque degré de force, & deviens capable de diverses choses. Cependant, avec toute cette capacité, je suis encore bien éloigné d'être en état de pourvoir seul à ma subsistance. En effet, pour subsister, il ne faut pas moins que cultiver la terre, & en preparer les fruits, pour qu'ils puissent me servir de nourriture & de vêtement; égorger des animaux, apprêter leur chair, leur peau, & leur laine, pour en tirer les mêmes usages; arracher des pierres & des métaux des entrailles de la terre, couper des arbres, & bâtir des maisons pour nous défendre contre les injures de l'air. Pour venir à

bout de la moindre de ces choses, il faut tant d'instrumens, tant d'arts, & tant de travail, que peu de gens sont capables d'en executer une seule, sans appeller à leur secours ou les mains ou les ouvrages des autres ; moins encore un homme seroit-il capable de fournir lui seul à tout. Cependant toutes ces choses nous sont si necessaires que, sans elles, il est impossible de conserver la vie, ou, quand même on pourroit la conserver sans elles, elle ne seroit pas desirable à ce prix. De sorte que j'ai continuellement besoin de l'assistance de mes voisins, & mes voisins de la mienne. Il faut donc que je leur prête mon secours, pour m'assurer du leur. Ce n'est que par là que nous pouvons l'obtenir de part & d'autre. *C'est ainsi que les besoins mutuels sont le lien commun de tout le Genre humain*; ils font que chaque particulier est obligé de travailler au bien du tout, comme au sien pro-

pre,

pre, parce qu'il ne ſauroit jouïr de l'un qu'en contribuant à l'autre. Notre propre interêt rend ce devoir plus preſſant, & il en reſulte évidemment, *que nous devons avoir une affection & une bienveillance générale pour tous les hommes*; que *l'interêt de notre prochain doit nous tenir autant à cœur que le nôtre*; ou, ce qui revient au même, que nous devons être auſſi prompts à le ſervir dans ſes beſoins, que nous voudrions qu'il le fût à notre égard; que *nous devons même regarder l'interêt commun de tout le Genre humain comme plus important que le nôtre*, & préferer l'utilité générale à tout interêt particulier mal entendu qui y ſeroit contraire. C'eſt là le précis des devoirs, que la nature, ou plutôt que Dieu nous impoſe à l'égard de notre prochain. Quiconque aura ce principe preſent à ſon eſprit, n'aura guere beſoin de plus amples instructions pour lui apprendre ſon

devoir dans les occasions particulieres. Cette cordiale bienveillance que nous devons aux hommes, nous défend de leur faire aucun tort, & nous engage à leur faire toute sorte de bien. C'est elle aussi qui fait le fondement du gouvernement; elle nous oblige à la verité, à la justice, & à toutes les autres vertus necessaires pour la conservation de la Societé. Enfin elle assure la félicité de chaque homme en particulier, autant qu'il est possible de l'assurer dans ce monde. C'est pourquoi je conclus encore une fois, que *cette disposition bienfaisante envers tous les hommes est un devoir reciproque, & la source de tous les devoirs de cette nature que Dieu exige de nous.*

P. Je ne veux point vous interrompre par mes objections, achevez.

F. Le dernier chef que j'ai à examiner, regarde *les devoirs particuliers auxquels nous sommes obligés envers Dieu lui-même.* Je me rap-

rappelle donc ici l'idée de cette perfection absoluë, que nous avons attribuée à l'Auteur de notre être; & le premier aspect d'une grandeur si éblouïssante m'abbat à ses pieds, pour l'adorer en toute humilité. Cette considération m'apprend encore à me soumettre patiemment à tout ce qu'il plait à sa Providence de me dispenser, assuré, que tout ce qui vient d'un Etre si *puissant*, si *sage*, & si *bon*, ne sauroit manquer d'être pour mon bien. C'est ce qui me fait sentir aussi, que c'est lui que je dois remercier de tout ce que j'ai, & que c'est à lui que je dois demander tout ce qui me manque encore, parce qu'il est le distributeur de toutes choses. La beauté de ses perfections attire mon amour, & m'inspire un desir ardent, de jouïr de celles, qui peuvent m'être communiquées, & d'imiter celles que je puis imiter, selon le degré de ma capacité. Cette réflexion fixe mes pensées principalement sur sa *sagesse* & sur sa

bonté. Sa sagesse m'est un nouveau motif *pour regler toutes mes actions par la droite Raison*, qui est la mesure de sagesse que Dieu m'a donnée en partage. Sa bonté m'est un nouvel *engagement à avoir des sentimens d'humanité & de bienveillance, pour tous les hommes en general, & à en exercer les actes envers ceux qui sont à ma portée.* Enfin notre entiere dependance de l'Etre suprême, par qui nous existons, rend absolument obligatoires, tous les devoirs que la Raison nous a découverts dans nos recherches. Il faut donc que *la perfection de tous mes devoirs consiste, à m'en acquiter avec une entiere soumission à sa volonté suprême, & avec une sincerité de cœur, qui puisse me donner de l'assurance devant celui qui voit à découvert les pensées les plus sécretes.*

P. Il me semble que dans ce dernier article vous avez oublié de montrer, comment ce que vous di-

dites de nos devoirs particuliers envers Dieu, eſt lié avec notre interêt.

F. Quoique je ne l'aie pas fait auſſi expreſſément que je l'aurois dû, je crois pourtant l'avoir fait implicitement; Car il eſt évident, que les devoirs que je viens de toucher, doivent être les moyens les plus propres à nous rendre agréables à notre Créateur, & il n'eſt pas moins évident, que nous ne ſaurions lui plaire ſans nous attirer les fruits de ſa faveur; ce qui emporte neceſſairement la plus grande félicité. De ſorte que notre ſoumiſſion ſincere à la volonté de Dieu, que j'ai dit être eſſentielle à tous nos devoirs, & qui les renferme tous, met la perfection à notre félicité auſſi bien qu'à nos devoirs; & c'eſt elle ſeule auſſi qui peut donner à l'ame cette ſatisfaction interieure, que nous avons conclu devoir ſurpaſſer toute félicité corporelle, en nous aſſurant, que Dieu eſt content de nous, & qu'il

nous fait gré de ce que nous faisons.

P. Puisque vous avez parcouru ainsi les trois Classes, dans lesquelles vous avez divisé nos devoirs, je repasserai un peu ce que vous en avez dit, pour voir s'il s'y trouve encore quelque difficulté, & quelle autre recherche il nous reste à faire. Notre moderation dans les plaisirs corporels entretient une disposition convenable dans nos organes, & est accompagnée d'une netteté d'Esprit capable de nous diriger sûrement dans le choix & dans la poursuite de notre plus grand bien. Notre bonne volonté envers les autres hommes est suivie de leur bonne volonté envers nous, & les effets de cette bonne volonté réciproque, sont le bien-être des particuliers, & la sureté publique. L'humble & sincere soûmission que nous avons pour ce Dieu qui voit tout, est suivie de cette confiance interieure dans sa faveur, qui surpasse toute autre félicité : pendant qu'une pratique con-

contraire eſt ſuivie de tous les inconveniens contraires à ces avantages; Et *notre obligation à tous ces devoirs, n'eſt pas ſeulement fondée ſur les avantages & les inconveniens qui ſont les ſuites naturelles de leur obſervation, ou de leur mépris, mais elle eſt renforcée auſſi par l'autorité du ſuprême Legiſlateur, qui nous les a enjoints.* Voilà le précis de votre raiſonnement ſur l'article des devoirs. Examinons à preſent, ſi tout cela eſt clair & inconteſtable; & je vous demande, ſi vous croiez que ces conſéquences découlent ſi néceſſairement de leurs principes, & ces effets de leurs cauſes, que quiconque pratique ces devoirs ne puiſſe manquer d'obtenir les avantages reſpectifs que vous leur attribuez, & que quiconque les neglige ne puiſſe manquer de s'attirer tous les inconveniens contraires?

F. Il faut avouer que les avantages que j'ai dit être la ſuite des deux premieres claſſes de nos

devoirs, n'en ſont pas toujours inſéparables; l'ame n'a pas toujours un aſcendant ſi abſolu ſur le corps; que celui-ci ne puiſſe quelquefois la troubler dans ſes fonctions; Et les perſonnes les plus humaines ſe trouvent ſouvent expoſées à l'indigence, & à l'inſulte des autres. Mais ces devoirs ne laiſſent pas pour cela, d'être les meilleurs & les plus ſûrs moyens d'éviter ces inconveniens. Les devoirs envers nous-mêmes font ſûrement leur effet, autant que la fragilité de nos corps le peut permettre; & les devoirs envers les autres feroient auſſi leur effet infailliblement, s'ils étoient generalement reçus & pratiqués. Il ne faut donc pas rejetter entiérement la règle, à cauſe de quelques exceptions, ſur tout lorſque ces exceptions viennent d'autres cauſes, & non du défaut de la règle. Mais notre ſincere & cordiale ſoûmiſſion à Dieu, & à tous les devoirs qu'il nous a preſcrits, produit infailliblement & neceſſairement

la

la félicité que je lui ai attribuée, par l'aſſurance certaine, que Dieu nous eſt favorable. *Une bonne conſcience donne à l'ame une tranquilité que rien ne peut ébranler, & la remplit d'une joye ineffable.* Cela ſeul ſupléeroit au défaut de tout autre avantage qui peut nous revenir de l'obſervation de nos devoirs, & ſuffiroit ſeul auſſi pour nous les rendre indiſpenſables. Car quoique cette felicité ne ſoit pas abſolument complete & ſans mêlange, toujours eſt-ce la plus parfaite dont nous ſoions ſuſceptibles dans ce monde.

P. Rien ne feroit mieux, je l'avouë, ſi ſeulement l'experience s'accordoit avec l'idée que vous vous en formez; mais j'apprehende fort qu'il n'en ſoit autrement. Je vous dirai même franchement, que dans le cours de ce monde, les infracteurs de vos règles paroiſſent ſouvent jouïr du bonheur, que les obſervateurs de ces mêmes règles cherchent inutilement.

ment. *Gens qui s'abandonnent à tous les excès des plaisirs sensuels*, ne laissent pourtant pas d'avoir l'esprit libre & penetrant; *gens qui n'ont point d'entrailles pour leurs freres*, s'emparent des richesses, des honneurs, & de l'autorité, par la fraude & par la violence; *Gens qui n'ont aucun sentiment de Religion*, *ni de Divinité*, se contentent de leurs succès mondains; & se mettent l'esprit en repos, sans regarder plus loin. Tout cela ne va-t-il pas droit à renverser vos raisonnemens, & les conclusions que vous en avez tirées?

F. Effectivement, si ces avantages suivoient moins l'observation que la transgression de nos devoirs, tout lien d'obligation seroit rompu, & le Genre humain livré à toutes sortes de desordres; voilà qui paroitroit être la conséquence de l'état des choses, tel que vous venez de le representer; Mais je crois avoir ma solution toute prête; Et de l'absurdité même de cette con-

conséquence, qui saute aux yeux, je conclus d'abord, ou que les choses ne sont pas telles que vous les supposez, ou bien, que la conséquence, que vous en tirez, n'est pas nécessaire; Car s'il n'y avoit pas quelque lien d'obligation, qui retînt les hommes là où ils donneroient atteinte au bien general, tous les moyens qui pourroient avancer notre interêt particulier seroient indifferemment mis en usage, selon qu'on s'en promettroit du succès, & par là la fraude & la violence, qui à présent ne dominent que quelque peu de personnes dereglées, se repandroient sur toute la terre, & exposeroient tout le Genre humain à une confusion perpetuelle, & à une ruine totale; Cette conséquence, dis-je, est si absurde, & si incompatible avec la sagesse & la bonté infinies de Dieu, qu'on ne sauroit l'admettre. Mais, en examinant la question plus à fond, *je nie même la supposition, que ces hommes debauchés & violents,*

lents, ceux qui n'ont aucun égard ni pour Dieu ni pour les hommes, puiſſent jamais parvenir à un grand degré de félicité. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt d'accumuler des richeſſes, & de ſe procurer des plaiſirs corporels, & d'autres avantages de cette nature; Mais leurs excès offuſqueront par degrez & affoibliront infailliblement, leurs facultés intellectuelles; Et le ſentiment du tort qu'ils font aux autres, ne peut manquer de ronger leurs ames, par des jalouſies, & par des craintes continuelles d'être traités de même par ceux qu'ils ont offenſés; Ce qui eſt plus que ſuffiſant pour troubler leurs joyes; & s'il leur arrive d'avoir quelque intervalle de tranquilité; elle ne peut leur venir que d'inattention & de ſtupidité, & ne ſauroit durer, puiſqu'elle n'eſt ni fondée ſur une vraie connoiſſance de leur propre nature, ni ſoutenuë par l'idée d'un Etre ſuprême. De ſorte que toute leur felicité, dès qu'on l'en-

l'envisage de près, n'est guére à envier, & ne détruit nullement mes principes. Mais si l'on insistoit encore, que les avantages mondains sont si adaptés à notre état dans ce monde, qu'en dépit de tout raisonnement, notre sentiment nous force à reconnoître, que sans eux nous ne saurions être heureux ici bas; Et si, de leur distribution si peu proportionnée à l'observation de la Règle, ou de la Loi, que j'ai tâché d'établir comme devant nous procurer ces avantages, l'on concluoit, que cette Loi est chimerique; je repondrois: Que supposé, que dans le train pervers que le monde a pris, des Hommes injustes & violens obtiennent souvent une plus grande portion de ces avantages que les gens de bien, (fait que je ne nie point), il ne s'ensuit pourtant pas d'abord, que je doive rejetter tout ce que j'ai établi sur la nature même des choses, par rapport aux suites que nos actions doivent a-

voir

voir naturellement. Je dois plûtôt essayer auparavant, si cette supposition peut se concilier, ou non, avec ce que j'ai déja prouvé. Or en réflechissant là-dessus, & en bien confrontant ces faits supposés avec mes principes, il me semble qu'ils se concilient si aisément, & même si heureusement, que mon raisonnement, loin d'être ébranlé par là dans la moindre de ses parties, s'en trouve plus indissolublement lié ensemble. Car la loi de nos devoirs étant fondée sur la nature des choses, & ayant Dieu lui-même pour auteur, il ne sauroit nous avoir donné cette loi & demeurer indifferent sur nos actions. Il ne faut donc pas insister uniquement sur les avantages ou desavantages immediats qui peuvent nous en revenir par une suite naturelle, & dont le cours, dans l'état present des choses, est souvent interrompu & troublé par l'injustice & la violence des autres; mais il faut aussi, & principalement, consi-

ſiderer nos actions comme pouvant nous rendre agreables ou deſagréables à Dieu par leur conformité, ou non-conformité avec ſa volonté, autant que la nature des choſes nous l'a fait connoitre, & comme ne pouvant manquer par là de nous être tôt ou tard avantageuſes ou nuiſibles. J'ai donc encore ici recours à l'idée que nous avons conçuë des perfections divines; Et je trouve, que *de la ſageſſe & de la bonté de Dieu jointes enſemble*, il reſulte neceſſairement une autre perfection, que je n'ai pas encore nommée, mais qui n'eſt pas d'une moindre évidence: C'eſt *la Juſtice*. Et voici comme je raiſonne: Puiſque Dieu auteur de la nature, nous a donné une Loi pour règle de nos actions, il ſeroit incompatible avec ſa ſageſſe, de laiſſer impunément violer ſa Loi; & il ſeroit incompatible avec ſa bonté, que l'obeïſſance des gens de bien à cette même Loi, leur fût ſouvent plus nuiſible qu'utile. De là je me forme l'i-

l'idée de la Justice divine, laquelle m'assure, que *Dieu doit necessairement avoir attaché des avantages & des inconveniens, des recompenses & des peines, à l'observation & à la transgression de sa Loi, & qu'il ne sauroit manquer de conferer ces recompenses à ceux qui se conforment à cette Loi & de faire ressentir ces peines à ceux qui la violent.*

Puis donc qu'il se trouve, que dans ce monde cette retribution de recompenses & de peines, quoiqu'elle ne laisse pas de se faire sentir en general, n'est pourtant pas exacte par rapport à chaque homme en particulier, cela ne peut que me rappeller les esperances que j'ai deja entrevuës *d'un Etat à venir*, lorsque j'ai conclu, que mon ame en étoit susceptible, pouvant survivre au corps. A l'heure qu'il est, je ne vois pas seulement que la chose est *possible*, mais qu'elle est même *d'une necessité absoluë*; Car si Dieu est parfaitement juste, &

si les recompenses & les châtimens, que sa justice l'engage à dispenser à un chacun selon ses œuvres, ne sont pourtant pas dispensés ainsi dans cette vie, il faut de necessité que nous subsistions encore après cette vie, dans un état où il puisse nous les dispenser, & alors il le fera certainement. Cela ne répond pas seulement à vos objections, mais encore met le sceau à tous nos devoirs, comme aux seuls moyens qui peuvent nous procurer, & qui nous procureront infailliblement, la parfaite felicité que nous desirons: Desir que je sens bien n'être borné ni aux seuls biens, ni à la seule durée de cette vie.

P. Oui, mon Fils, j'en suis bien convaincu; c'est pourquoi, sans vous arrêter davantage par mes objections, je veux voir la suite de vos recherches.

F. Je ne sache pas, mon Pere, qu'il me reste aucune autre recherche à faire. Je m'étois bien proposé d'examiner à part, comment ma féli-

cité parfaite après laquelle je soupire, resulte de la pratique des devoirs auxquels je suis obligé; mais vous m'avez déja amené, par vos objections, à la solution de ce point; car *puisque le Tout-puissant doit, en vertu de ses propres attributs, me faire part de cette félicité dans une vie à venir, supposé que je remplisse les devoirs qu'il m'a prescrits, je n'ai qu'à marcher fermement dans ce chemin* (chemin que la nature des choses, & le bien general me tracent) *& me voilà assuré d'arriver à la félicité que j'ai cherchée.*

P. Ajoutez seulement un mot encore, pour me dire, *de quelle nature est la félicité que vous esperez d'obtenir dans une autre vie*; & j'aurai fait.

F. Il m'est impossible de décrire ce bonheur avenir, comme je decrirois les choses qui sont ici bas les objets de mes Sens; mais je conçois, que *ce bonheur sera adapté à la nature de mon ame, & pro-*

por-

portionné à l'étenduë de ses desirs; que par conséquent ses facultés seront portées au plus haut degré de leur perfection : c'est à dire, que mon ame sera renduë conforme, autant qu'elle peut l'être, à la nature divine d'où elle est sortie, & que sa durée sera sans fin. C'est là un abîme où ma pensée même se confond & se perd, & ainsi il n'est pas étonnant que les expressions me manquent.

P. Je ne vous demande pas davantage, vous avez suivi votre lumiere naturelle aussi loin qu'elle pouvoit vous éclairer. Ce qui vous reste encore à acquerir de connoissance utile pour la recherche de votre félicité, a été communiqué aux hommes par revelation divine. C'est donc plûtôt un sujet d'enseignement, que de simple raisonnement; & ce n'est plus en réflechissant sur vos propres lumieres, mais en écoutant, que vous devez vous en instruire; C'est pourquoi je tâcherai une autre fois de vous

expliquer ce que j'en ai appris. En attendant je vous exhorte à repasser souvent dans votre esprit toutes les considerations que nous venons de faire ; elles vous engageront à faire exactement votre devoir dans toutes les occasions ; *Pratique qui ne sera pas seulement recompensée d'une félicité temporelle, mais qui vous assurera aussi un bonheur éternel.*

F. Je vous prie, mon Pere, de ne point renvoyer à un autre temps l'instruction que vous me faites esperer ; puisqu'il nous reste encore à discuter d'autres choses, qui interessent ma félicité, je ne saurois demeurer en repos que nous ne l'ayons fait. Et mon esprit est si animé, par tout ce que vous venez de me faire penser & sentir ; que vous ne sauriez trouver un tems plus propre, que le present, pour me faire part des connoissances qui me manquent encore. D'ailleurs nous sommes déja si avancés, qu'il me semble, qu'il ne sauroit

nous

nous rester beaucoup de chemin à faire. Je vous supplie donc, de vouloir aller jusqu'au bout sans interruption. Et comme au lieu que vous n'avez fait jusqu'à present que m'aider à faire usage de mes lumieres, vous devez desormais me communiquer les vôtres par des enseignemens plus directs, vous permettrez que je vous propose à mon tour les questions que je ne pourrai pas resoudre moi-même, afin que vos instructions puissent être plus adaptées à mes veritables besoins, & aux doutes qui s'éleveront en moi.

P. Puisque cette conversation ne vous lasse point, je consens avec plaisir à la poursuivre. J'approuve aussi que nous changions de methode, comme vous le souhaitez, & que desormais ce soit vous qui me proposiez vos questions & vos difficultés, pour que je tâche de les resoudre. Continuez seulement à y apporter la même attention avec laquelle vous avez repondu à mes questions, & cela ne

manquera pas de nous mener, dans un ordre naturel, jusqu'au bout de notre chemin. Faites donc le *Catechiste* à votre tour, je suis prêt à faire le *Catechumene*.

F. Cette condescendance repond à toutes les autres bontés que vous avez pour moi; & j'aurai soin d'en user de maniere à ne pas passer les bornes de mon devoir. La premiere difficulté que je voudrois donc vous proposer, naît de vos dernieres paroles, par lesquelles vous avez reconnu, que les découvertes qu'on peut faire par la simple *lumiere naturelle*, sont capables de conduire les hommes à la félicité éternelle. Cela étant, *je ne vois pas quel besoin ils pouvoient avoir, qu'une découverte ulterieure leur fût faite par revelation divine, ni quel besoin je puis avoir moi-même de m'en enquerir.*

P. Le besoin de quelque nouveau secours, outre celui de notre *lumiere naturelle*, étoit pressant; tant pour *éclairer nos entendemens*; que-

que pour *incliner nos volontés.* Les découvertes que nous venons de faire par le ſeul moyen des lumieres naturelles, ſont, comme vous voyez, l'effet d'une profonde meditation, dont le commun des hommes n'eſt point capable. Il falloit donc qu'ils en fuſſent inſtruits par quelque perſonne aſſez accréditée, & aſſez autoriſée, pour meriter d'être crue ſur ſa parole. Et ceux-là même qui auroient aſſez de pénetration pour trouver ces verités par la ſeule voye du raiſonnement, ne laiſſent pas de broncher ſouvent, ſoit faute d'une attention aſſez ſoutenuë pour raiſonner conſéquemment, ſoit faute de fermeté pour regler leurs actions ſelon leurs principes, & pour ſe rendre à leur devoir. Il falloit donc quelque choſe de plus que la ſimple lumiere naturelle, ſoit pour leur rendre leurs devoirs plus ſenſibles, ſoit pour les porter plus efficacement à leur pratique.

F. Je ſens à preſent le beſoin que nous avons d'un nouveau ſecours,

& je vous supplie de m'apprendre, de quelle maniere il y a été pourvû.

P. Dieu y a pourvû admirablement bien par l'envoi de *Jesus-Christ* au monde, *par sa doctrine*, *par son exemple*, *par ses miracles*, *par sa mort*, *& par sa resurrection*. En un mot, c'est *la Religion Chrétienne* qui nous donne de nouveaux degrés & de *lumiere* & de *force*, superieures à celles de la nature.

F. Vous m'obligeriez fort si vous vouliez bien m'expliquer tout ceci plus particulierement.

P. Souvenez-vous donc, que vous avez deja demontré vous-même, qu'il n'y a point d'autre moyen *de parvenir à la parfaite félicité, à laquelle nous aspirons, que l'observation sincere & cordiale de nos devoirs.* Je dis, que c'est là le seul moyen naturel, & que nous puissions mettre en usage par nous-mêmes. Quant aux motifs particuliers qui sont entrez dans les decrets

crets éternels de Dieu, & *les conseils secrets de sa Providence* pour conferer le secours ulterieur de l'Evangile à certains hommes, & à certains peuples, plûtôt qu'à d'autres, c'est ce qui est au dessus de notre comprehension. Il n'en faut parler qu'avec *une respectueuse retenuë*, ou plutôt il faut *adorer les decrets de Dieu dans un humble silence.* Il nous est dit expressément [a] que *les choses cachées sont pour l'Eternel notre Dieu, mais que les choses revelées sont pour nous, & pour nos enfans à jamais, afin que nous fassions toutes les paroles de la Loi.*

[a] Deut. 29. 29.

C'est pourquoi je me bornerai uniquement à considerer, quels sont les secours que la venuë de Jesus-Christ nous fournit pour mieux pratiquer les devoirs, que nous avons prouvé pouvoir seuls nous frayer le chemin à la felicité.

F. C'est aussi, sans doute, tout ce que j'ai à desirer de savoir, car

je comprends deja, qu'en unissant ainsi la Religion *naturelle* & *revelée* (supposé qu'elles soient en effet susceptibles d'une telle union) vous rendrez tout le Systeme de la Religion si uniforme, que je pourrai le digerer bien plus aisément, & que j'aurai beaucoup moins de doutes à y objecter. Je vous supplie donc de continuer à m'instruire sur ce plan.

P. Je dis premierement, que *la doctrine de Jesus Christ nous est d'un très-grand sécours* pour l'accomplissement de nos devoirs, en ce qu'elle tend à la plus grande *pureté* & qu'elle nous est annoncée avec la plus grande *clarté* possible. Il n'y a personne, qui en lisant son Sermon sur la montagne, ou les autres instructions qui sont répandues dans toute son histoire & dans les autres Ecrits de ses disciples,
a Jean n'entende bien clairement ce qu'il
4. 24. b Math. exige de nous, savoir, [a] *une a-*
5. 8. *doration en esprit & en verité,* [b]
1. Cor. 5. 8. *la pureté & l'integrité du cœur,*

c une

[a] *une vie sans tache*, [b] *une conscience sans reproche devant Dieu & devant les hommes.* Ces principes nous sont frequemment inculqués par tout le nouveau Testament, & rendus palpables par un grand nombre d'exemples particuliers. Mais c'est dans [c] *l'amour* que *Jesus Christ* fait consister l'essence de tous nos devoirs, tant envers *Dieu* qu'envers les [d] *hommes*, nous enseignant, que de là dependent *la Loi & les Prophetes*, que nous devons *porter au plus haut degré notre amour* [e] *pour Dieu*, & que [f] *l'amour du Prochain doit s'étendre sur tous les hommes sans exception*, & égaler celui que nous nous portons à nous-mêmes. Et saint Paul reduit tous les preceptes de Jesus Christ à ces trois Chefs, à [g] *vivre sobrement, justement & réligieusement*; qui est la même division de nos devoirs dont vous vous êtes servi ci-devant. Mais le rapport qu'il y a entre nos lumieres naturelles & la doctrine de Jesus-

a Phil. 2. 15. 1. Thess. 2. 10. 1. Tim. 5. 7. 1. Pier. 2. 12.
b Act. 24. 16. 2. Cor. 1. 12. 1. Pier. 3. 21. 1 Jean 3. 19, 20.
c Rom. 13. 8, 10. 1 Jean 2. 9.
d Math. 22. 37.
e Math. 10. 37. Luc 14. 6.
f Math. 5. 43.
g Tit. 2. 12.

Christ, ne diminue point l'avantage que le Genre humain reçoit par celle-ci, qui est [a] *accommodée à l'intelligence des plus simples, & qui* [b] *emporte conviction irresistiblement.*

F. J'avouë que c'est là un avantage très-réel ; mais puisque vous en avez indiqué encore quelques autres, je vous prie de vouloir me les expliquer de même.

P: La vie même de Jesus Christ est le second avantage qui nous revient de lui. Nous y avons un exemple d'obeïssance à la volonté de Dieu, & *en ce qu'il a* [c] *fait & en ce qu'il a* [d] *souffert*, un exemple [e] *d'humilité*, *de* [f] *pureté & de* [g] *douceur*, *un exemple* [h] *d'amour & de* [i] *bienveillance envers tous les hommes*; En un mot *Jesus Christ* nous donne, en sa personne, un exemple [k] parfait de tous les devoirs qu'il nous a prescrits, & par consequent *un exemple que nous devons prendre à tache de* [l] *suivre*. C'est là un avantage

a Math. 11. 25. 1 Cor. 1. 26, 27.
b Math. 7. 29. Luc 4. 32. 1 Cor. 2. 4.
c Math. 3. 15. Jean 17. 4.
d Math. 26. 39. Luc 22. 42. Heb. 2. 10. 1 Pier. 2. 23.
e Phil. 2. 7. 8.
f 1 Pier. 2. 22.
g Math. 11. 29. 2 Cor. 10. 1.
h Jean 15. 12, 13.
i Act. 10. 38.
k 1 Pier. 1. 15.
l Jean 13. 15. 1 Jean 2. 6.

tage que ni les *Juifs*, ni les *Payens* n'ont eu, & il n'est pas mediocre. Car il nous a ôté tout doute qui auroit pû naître sur le sens de ses preceptes, en les pratiquant lui-même. Et il nous fortifie encore contre toutes les difficultés que nous croirions y trouver, en nous montrant ces mêmes preceptes remplis par un homme, *semblable à nous en* [a] *toutes choses, & sujet aux mêmes infirmités, le* [b] *seul peché excepté.*

F. Je sens aussi l'importance de cet avantage, & j'écouterai avec plaisir ce que vous avez à me faire remarquer encore sur les autres.

P. Nous tirons *un troisieme avantage* de la consideration *des miracles que Jésus Christ a operés.* Il étoit nécessaire qu'il rendît ces témoignages à sa doctrine, afin de la faire recevoir plus aisément. *Car sans des* [c] *signes & des miracles les hommes ne vouloient pas croire; mais ils* [d] *crurent en lui en voiant les miracles qu'il fit, & ils en con-*

a Heb. 2. 17.
b Heb. 4. 15.
c Math. 12. 38. Jean 4. 48. 1 Cor. 1. 22.
d Jean 2. 23 Jean 6. 14.

conclurrent, qu'il étoit un Docteur [a] *envoié de Dieu*; *parce*, (disoient-[b]ils,) *que nul ne pourroit faire les miracles qu'il faisoit, si Dieu n'étoit avec lui. C'est ainsi que Dieu* [c] *autorisa sa mission parmi les Juifs, par les signes & les miracles qu'il fit à leurs yeux, & c'est ce qui lui donna du poids & de* [d] *l'autorité au dessus des autres Docteurs, & ajouta une* [e] *force extraordinaire à ses paroles.*

F. J'avoue que cet article est de grand poids, non seulement en soi-même, mais aussi, parce qu'il donne encore plus de force aux deux articles precedens. Car quoique *Jesus-Christ* eût enseigné, & montré aux hommes par son propre exemple, ce qu'ils devoient faire, toujours auroient-ils pû lui demander, comme quelques-uns l'ont fait, *de quel droit, & par quelle* [f] *autorité il leur demandoit ces choses*; mais quand il leur eut prouvé incontestablement la divinité de sa mission par des operations visibles de

[a] Math. 2. 11. Luc 7. 19.
[b] Jean 3. 2.
[c] Act. 2. 22.
[d] Math. 7. 29. Marc 1. 22.
[e] Luc 4. 32.
[f] Math. 21. 23. Marc. 11. 28. Luc 20. 2. &c.

de la puiſſance divine, il étoit difficile de refuſer de s'y ſoumettre.

P. Cette obſervation eſt juſte; mais *il nous reſte encore à conſiderer le plus grand avantage de l'Evangile*, c'eſt l'évidence qu'il nous donne d'*une vie avenir*, dans laquelle nous devons recevoir des *recompenſes* ou des *châtimens*, ſelon que nous nous ſerons conduits dans celle-ci; C'eſt ce qui étoit néceſſaire auſſi, pour rendre ſa Loi d'autant plus obligatoire. Et au lieu que la lumiere naturelle nous faiſoit ſeulement entrevoir cette verité, moyennant une grande application d'eſprit, Jeſus Chriſt l'a miſe dans un ſi grand jour, qu'il ne ſauroit nous en reſter le moindre doute; il l'a enſeignée clairement, en déclarant, *que ſon* [a] *regne n'eſt pas de ce monde*; *en nous exhortant à amaſſer des* [b] *treſors dans le Ciel, où ils ſeront bien aſſurez & incorruptibles*; *en nous montrant, que le moyen d'y* [c] *entrer eſt la pratique des vertus, qu'il nous*

[a] Jean 18, 36.
[b] Matth. 6, 20. Luc 12, 33.
[c] Matth. 25, 31. &c.

nous a prescrites, & que ceux
a Jean *qui auront fait de* [a] *bonnes œuvres*
5. 29. *ressusciteront au dernier jour pour*
posseder la vie, au lieu que ceux
qui en auront fait de mauvaises,
ressusciteront pour leur condamna-
tion. C'etoit-là, dis-je, sa Doc-
trine; & comme la croyance de
cet article étoit de la plus grande
importance, il ne se contentoit pas
de s'en reposer sur le crédit qu'il
s'étoit acquis en général par ses mi-
b Matth. racles, mais il [b] *prédit expressé-*
17. 22, *ment sa propre mort & resurrec-*
23. Marc 9. 31. *tion; & après avoir souffert l'une,*
Luc 18. *il* [c] *accomplit aussi l'autre*, pour
32, 33. Matth. prouver la verité de cette doctrine
20. 18, par un miracle particulier, & par
19. une démonstration oculaire, par-
c Matth. 28. 6. ticulierement adapté à cette verité.
Act. 1. 3. C'est ainsi qu'*il a mis en lumiére*
d 2. Tim. 1. 10. *la vie* [d] *& l'immortalité*, non seu-
lement la sienne, mais aussi la nô-
e 1 Cor. 15. 12. tre; *c'est là* [e] *la conséquence que*
1 Thess. *les Apôtres en tirent constamment*;
4. 14. 1 Pier. 1. Et l'application qu'ils font de cette
3. conséquence à la pratique, est,
que

que ceux qui l'admettent doivent vivre d'une maniére conforme à l'esperance qu'elle leur donne, c'est-à-dire, *dans la* [a] *temperance, dans la justice, & dans la pieté, en* [b] *saintes conversations, sans* [c] *tâche & sans reproche, sans* [d] *souillure de la chair & de l'esprit, achevant la sanctification dans la crainte de Dieu, & se* [e] *purifiant comme Dieu est pur, afin qu'en* [f] *persevérant à bien faire, ils puissent obtenir la vie éternelle.*

a Tit. 2. 12, 13.
b 2. Pier. 3. 11.
c 2. Pier. 3. 14.
d 2 Cor. 7. 1.
e 1. Jean 3. 3.
f Rom. 2. 7.

F. Vous avez grande raison de représenter ce point comme faisant *la plus grande force de l'Evangile:* A la verité, c'est le même que celui avec lequel j'ai conclu mes propres recherches; mais l'Evangile le rend infiniment plus clair, & plus pressant, pour fléchir la volonté des hommes, & pour les engager à une pratique exacte de leurs devoirs. Me voici donc très-persuadé, que ces differens avantages, que vous m'avez représentez comme nous venant de *Jesus-Christ*,

Christ, suppléent parfaitement aux défauts & aux imperfections auxquelles nous étions naturellement sujets; mais cela étant ainsi, il se présente ici une autre question très-importante, & qui, ce me semble, auroit pû se faire plus naturellement avant toutes ces explications, mais qui pourtant ne sera pas encore hors de saison, puisque l'*Evangile* est un moyen si propre, & si efficace, pour nous mettre dans le chemin de la félicité éternelle, & pour nous y soutenir; je voudrois bien savoir, quelle preuve on a, pour se convaincre pleinement de la verité de l'Evangile, & que *les choses ont réellement été dites & faites comme nous les y trouvons rapportées*. Tout dépend de là, & rien n'est plus essentiel, que d'examiner, si le fondement, sur lequel nos plus grandes esperances reposent, est bien assûré.

P. Cet examen est sans doute très-important; car si l'*histoire de Jesus-Christ* n'étoit pas véritable, toutes

toutes les conséquences qu'on en tire seroient vaines & frivoles; mais au contraire s'il est vrai que Jesus Christ a *dit* & *fait* ce que les *Evangélistes* rapportent de lui, tout ce que je viens d'en inferer sera juste & incontestable; or je trouve la preuve la plus évidente de cette verité dans toute *la suite de ce qui s'est passé* depuis que Jesus-Christ est venu au monde; c'est une matiére de fait dont il s'agit ici, savoir, *si Jesus-Christ a vêcu & enseigné comme l'Evangile nous l'apprend, & s'il a confirmé sa doctrine par des miracles durant sa vie, & bien plus encore après sa mort par sa glorieuse resurrection.* Tout ceci est attesté *par ses Apôtres, par ses Disciples, & par tous les prémiers Chrétiens.* Il ne s'agit donc que de l'authenticité de ce témoignage, sur quoi nous avons deux choses à examiner; Premiérement, la *capacité* de ces témoins de juger de ce qu'ils ont vû & entendu, pour savoir s'ils ne peu-

peuvent pas s'être trompés dans ce qu'ils croyoient voir & entendre; Secondement, leur *fidélité* à le raporter.

Quant à leur *capacité* de juger des faits aussi palpables que le sont ceux qui constituent le fondement du Christianisme, il en faut si peu, que tout homme qui a le sens commun en est suffisamment pourvû, & ainsi on ne sauroit la contester à ces témoins. Et quant à leur *fidélité*, on en a plusieurs preuves incontestables, 1. *Dans la pureté & l'innocence exemplaire de leur* [a] *vie à tout autre égard.* 2. *Dans leur* [b] *désintereßement à l'égard de ce témoignage en particulier, par lequel ils ne cherchoient aucun avantage temporel.* 3. *Dans leur courage à s'exposer à toutes sortes de* [c] *persecutions, & à la* [d] *mort même pour confirmer la verité de leur témoignage.* Enfin 4. *dans le témoignage du Ciel même*, qui a concouru avec leur ministere, en leur donnant le pouvoir de faire, comme Jesus lui-même, *des signes*

[a] 2 Cor. 1. 12. 1. Thess. 2. 10.
[b] Act. 2. 33, 34. 2. Thess. 3. 8.
[c] Act. 8. 1. 1. Cor. 4. 11, 12. 2. Tim. 3. 11.
[d] Act. 7. 58. &c.

a &

[a] *& des miracles*. Tout cela regarde particuliérement les personnes, qui ont été témoins oculaires des œuvres de Jesus Christ, tant de milliers d'hommes qui ont vû & crû en lui. Considerons ensuite le *fruit de leur ministere*. Après l'ascension de Jesus Christ, *ces témoins se répandirent en divers* [b] *pays; & il y eut encore des* [c] *milliers de personnes qui furent convaincues de la verité de leurs rapports, par l'évidence irrésistible qu'ils leur donnoient*. Ces milliers en produisirent d'autres, *étant visiblement accompagnés d'une* [d] *bénédiction divine, & plusieurs d'entr'eux étant revêtus* dans ces prémiers temps *du don des* [e] *miracles*, jusques à tant que le Christianisme se fût repandu en quelque sorte sur toute la face de la terre. Voilà des faits averés, & sur lesquels l'*Evangile & les autres histoires de ce* [f] *siécle-là* s'accordent parfaitement. Et depuis ce tems-là ils ont été transmis de siécle en siécle jusques

[a] Marc 16. 20. Act. 19, 11. 12. Heb. 2, 4.

[b] Act. 8. 4. 5. Act. 11, 19. Act. 16. 8. &c. Act. 27. 1. Act. 28, 12. &c.

[c] Act. 2. 41. Act. 4, 4.

[d] 2. Cor. 10. 4.

[e] Act. 4, 31. Act. 10, 44. Rom. 15, 19.

[f] Voyez les Auteurs citez pag. 96.

à

à nous, avec la même, ou avec *une plus grande certitude* encore, qu'aucune autre Hiſtoire de même antiquité, je dis, non ſeulement avec la même, mais avec *une plus grande certitude* : car pour ce qui eſt des autres hiſtoires, il ne nous en reſte de veſtige que dans les livres & dans les monumens; non-ſeulement les Empereurs ſont morts, mais leurs Empires mêmes ſont enſevelis dans le Chaos des viciſſitudes humaines; de ſorte qu'il ne ſubſiſte plus aucun témoin vivant, ni aucun effet viſible, qui puiſſe nous convaincre qu'ils ayent jamais exiſté. Il n'en eſt pas de même de l'Hiſtoire de *Jeſus-Chriſt*; *le monde eſt encore plein de Chrétiens vivans, & ainſi on ne ſauroit douter raiſonnablement que Jeſus-Chriſt n'ait réellement exiſté, & vêcu parmi les hommes.* Car à moins qu'on ne puiſſe rendre quelqu'autre raiſon bien plauſible, pourquoi, & comment, ſon nom & ſa doctrine ſe ſont ſi générale-

ment

ment répandus & tranſmis de génération en génération, il faut convenir que ces deux propoſitions, *qu'il y a actuellement des Chrétiens dans le monde*, & que *le prémier auteur de leur Religion étoit Jeſus-Chriſt*, ſont néceſſairement liées enſemble comme *la cauſe & l'effet*. Mais il ne s'eſt trouvé encore perſonne, qui ait oſé attaquer cette verité; les *Athées* mêmes les plus hardis, qui ont entrepris de rendre raiſon de l'exiſtence de l'Univers ſans le concours de la Divinité, n'ont jamais préſumé d'expliquer, comment il ſeroit poſſible qu'il y eût aujourd'hui dans le monde un Peuple tel que les *Chrétiens*, ſans qu'il y eût eu autrefois une perſonne telle que *Jeſus-Chriſt*; & il ne ſeroit guere plus abſurde de douter de notre propre exiſtence, que de douter que Jeſus-Chriſt ait exiſté, & qu'il ait exiſté tel que l'Evangile nous le repréſente. Je n'ai fait que toucher legérement quelques-uns des argumens

mens que ce sujet fournit ; mais un sujet aussi important que celui-ci mérite bien que vous les examiniez tous avec un très, grand soin ; c'est pourquoi je vous recommande les *Auteurs* qui en ont traité à fond, pour que vous les lisiez avec toute l'application possible ; outre les considérations que je viens de toucher, vous y en trouverez un grand nombre d'autres, qui prouvent & qui éclaircissent la même verité. Plusieurs ont travaillé sur cette matiére, mais il suffira pour le présent, que je vous adresse à ceux qui me sont les plus connus ; c'est l'incomparable *Grotius* dans son excellent Traité *de la verité de la Religion Chrétienne*, le Docteur *Parker* dans sa *Démonstration de l'autorité divine de la Loi de la nature & de la Religion Chrétienne*, & Mr. *Abbadie* dans son Traité *de la verité de la Religion Chrétienne*. Ces Auteurs ont differemment manié ce sujet, mais avec tant de clarté & de force, que

je ne ſaurois m'empêcher de dire avec le *Docteur Parker*, *qu'il y a là dequoi ſatisfaire tout homme équitable*, *& preſque tout homme qui ne le ſeroit pas.*

F. Je vous ſuis très-obligé, mon Pere, de m'avoir donné *des preuves* ſi ſatisfaiſantes *de la verité de la Religion Chrétienne*, & je ne manquerai pas de ſuivre votre avis, en m'appliquant avec ſoin à *la lecture des Auteurs* que vous m'avez recommandez. Rien ne ſauroit être plus important, & rien auſſi ne me tiendra plus à cœur. En effet, cela eſt ſi important, que, dès qu'un homme en eſt bien convaincu, je trouve qu'il n'y a quaſi plus rien qui dût lui paroître digne de l'occuper, & moi-même je ceſſerois ici de vous fatiguer de mes doutes, ſi je pouvois me dégager de toute prévention auſſi parfaitement que je le devrois, & que vous l'avez exigé de moi dès le commencement de cet Entretien; car je ſens bien, qu'il ne me reſte plus

de difficultez que celles qui naiſſent de ces notions confuſes que j'avois autrefois entaſſées dans ma tête, ſans jamais me mettre en peine de les examiner; j'avoue que quelques-unes y tiennent encore, & le peu de rapport qu'elles ont avec cette route ſimple & unie où vous me faites marcher préſentement, ne laiſſe pas de m'embaraſſer.

P. Quelles que ſoient ces notions dont vous parlez, ne craignez point de me les propoſer; nous trouverons peut-être quelque moyen plus aiſé, & plus général que vous ne penſez, pour les concilier avec les miennes.

F. S'il eſt vrai que *le chemin pour parvenir à la félicité éternelle conſiſte uniquement dans la pratique exacte des devoirs que la nature des choſes, & la Loi de Jeſus-Chriſt nous impoſent*, que dirons-nous de tous ces *dehors ceremoniels de la Religion*, qui ne laiſſent pas de lui donner une belle apparence aux yeux du monde?

Quel

Quel cas ferons-nous de tous ces *Systêmes abstraits de Théologie?* de tout ce nombre d'articles de foi speculatifs, qui n'ont rien de commun avec les devoirs de la vie? Et enfin quel jugement porterons-nous de l'état *des hommes dont les mœurs sont si éloignées de la perfection que les préceptes de l'Evangile exigent?* Je sai que vous voyez toute l'étendue de ces questions; c'est pourquoi, sans les détailler davantage, j'aime mieux les laisser dans ces termes généraux, afin que la reponse générale que vous me faites esperer, puisse mieux s'y accommoder.

P. Vous faites fort bien; mais avant que de passer à cette réponse, je crois qu'il est à propos de dire encore un mot, pour confirmer la grande Verité que vous supposez; savoir, *que notre félicité éternelle dépend en effet de la pratique de nos devoirs.* Quoique cette supposition soit une consequence claire de la recherche la

plus exacte, que nous ayons été capables de faire par nos lumiéres naturelles, cependant il nous sera utile de voir aussi quel fondement elle a dans l'Ecriture Sainte, & dans la Révélation divine, dont nous parlons présentement; là cette Thèse se trouve bien positivement éta-
a 1. Jean blie, comme je le ferai voir par
2. 3, &c. des passages aussi clairs que des
b Jacq. 2. 14. expressions peuvent l'être. Si d'a-
1. Jean bord nous examinons ces façons de
5. 5. c Jean parler figurées, *de [a] connoître*
14. 21. *Christ, de [b] croire en Christ, [c] d'ai-*
Jean 15. 10, 14. *mer Christ, d'être [d] en Christ,*
1. Jean *d'être [e] né de Dieu*, & d'autres
2. 5. 2. Jean 6. semblables, qui toutes donnent droit
d Rom. au salut éternel à ceux à qui elles
8. 1. conviennent, nous trouverons, que
Gal. 5. 24. la seule *marque* à laquelle nous
1. Jean puissions reconnoître que nous som-
2. 6. e Rom. mes de ce nombre, est notre *obéis-*
8. 14. *sance aux commandemens de Dieu.*
1. Jean 5. 4, 18. De plus si nous considérons *le but*
1. Jean 2. *principal de la venue de Jesus*
29. 1. Jean *Christ au monde*, nous trouverons
3. 9. que *c'étoit de nous sauver*; mais
de

de quelle manière? C'est *en nous* [a] a Matth.
sanctifiant. Il est *devenu l'Auteur* 1. 21.
du salut éternel; mais pour qui? Act. 3. 26. Eph.
C'est *pour ceux qui lui* [b] *obéïssent*. 5. 25.
Il s'est offert lui-même en sacrifi- &c. 1. Jean
ce, & a porté nos pechez dans son 3. 5.
corps sur le bois; mais pourquoi? b Heb.
C'est *afin que nous fussions* [c] *sanc-* 5. 9. c Heb.
tifiez par son oblation, & afin 10. 10.
qu'étant [d] *morts au peché nous vê-* d Heb.
cussions à la justice. Il nous a ra- 9. 14. 1. Pier.
chetez; mais dequoi? Ce'st [e] *l'iniqui-* 2. 4.
té, & ce n'est qu'en conséquence e Tit.
de cela, qu'il nous a rachetés aussi 2. 14. 1. Pier.
de la punition. Il faut nécessaire- 1. 18.
ment que ce soit là le sens de ces
expressions; & que *le grand but de*
sa venue étoit de détruire les [f] *œu-* f 1. Jean
vres du Diable. Il est dit ex- 3. 8.
pressément que *rien* [g] *d'impur n'en-* g Apoc.
trera dans la nouvelle Jerusalem, 21. 27.
& que *sans la* [h] *sainteté nul ne* h. Heb.
verra le Seigneur. De-là vient que 12. 14.
Jesus-Christ nous dit lui-même si
clairement, que [i] *tous ceux qui lui* i Matth.
disent, Seigneur, Seigneur, (c'est- 7. 21, 22.
à-dire, qui le reconnoissent pour

le Messie, ou qui croyent en lui, seulement pour lui adresser des prieres, & pour attendre le salút de lui) *n'entreront pas dans le Royaume des Cieux*, *mais ceux-là seulement qui font la volonté de son Pere céleste*; c'est pourquoi aussi *les Apôtres* nous avertissent si soigneusement, qu'il *ne nous sert*
a Rom. 2. 13. *de rien* [a] *d'écouter la Loi*, *si nous ne la pratiquons pas*. *Que person-*
1. 22. *ne ne vous séduise*, dit [b] l'un d'eux,
b 1. Jean *celui qui fait la justice est juste*,
3. 7, 8. *& celui qui fait le peché est du*
c Gal. 6. *Diable*. Et un [c] autre dit, *ne*
7. *vous abusez point*, *on ne se moque point de Dieu*; car *personne ne moissonnera que ce qu'il aura semé*. Ainsi le grand point est d'agir; c'est la pratique: & s'il en faloit encore une autre preuve, nous n'aurions qu'à voir, surquoi *Jesus-Christ* déclare *qu'il nous jugera au dernier jour*. Quelles sont les conditions si essentiellement requises, qu'avec elles nous serons reçus à la félicité, & sans lesquel-

les

les nous ferons condamnez à la misere? *Ce sont les* a *bonnes œuvres,* les œuvres *de pieté* & *de charité*, ces *mêmes œuvres* auxquelles, comme nous l'avons déja vû, *la Loi de Dieu, soit naturelle soit écrite*, nous obligent également. Les endroits de l'Ecriture, qui font foi de cette verité, sont très-précis, & en grand nombre: je vous y renvoye, & croi avoir suffisamment prouvé ce point, que *l'observation de nos devoirs est le seul moyen par lequel nous puissions espérer de réussir dans l'ouvrage de notre salut.* Je l'avois déja touché auparavant; mais vos derniéres questions m'ont fait appercevoir qu'il étoit necessaire de le reprendre, & d'en mieux établir la verité.

a Pseau. 62. 12. Jer. 32. 19. Eccl. 12. 13, 14. Ezech. 18. 26, &c. Ezech. 33. 10. &c. Matth. 16. 27. Matth. 25. 14. &c. Rom. 2. 5, &c. 2. Cor. 5. 10. Apoc. 20. 12, &c.

F. Et je ne puis que reconnoitre aussi, que quoique j'en fusse déja fortement persuadé, vous venez de m'en convaincre encore davantage; mais je ne vois pas comment cela peut vous servir à resoudre les difficultez que je vous ai

proposées, parce qu'elles naissent précisément de la supposition de cette même verité.

P. Vous ne tarderez point à le voir ; car, ce principe une fois posé, il nous ouvrira une voye aisée, pour surmonter toutes vos difficultez ; appliquons-le d'abord à votre question : *Que dirons-nous de tout ce dehors cérémoniel de la Religion?* Je réponds, *qu'il en faut faire cas autant qu'il peut contribuer à la pratique de nos devoirs, & pas davantage* ; car, d'obéïr à la volonté de Dieu est tout ce qui nous importe, & *nous ne devons estimer les autres choses, qu'autant qu'elles tendent à ce but.*

F. Puisque vous vous tenez si fortement attaché à cette règle, permettez-moi, avant que de passer outre, que je vous fasse encore une question, savoir, *si ces dehors cérémoniels peuvent donc avoir quelque influence réelle sur cette partie plus essentielle de la Religion,*

que

que vous faites consister dans la pratique?

P. Oui, ils en ont; s'assembler publiquement, pour adorer ensemble l'Être Suprême, est *un honneur absolument dû à cet Etre*, & fait même, à cet égard, *partie de la Religion naturelle*. C'est aussi un moyen très-propre à conserver, dans le cœur des hommes, *ces sentimens de respect & de crainte pour la Divinité*, si efficaces pour reprimer nos inclinations vicieuses, & pour nous contenir dans la règle & dans la moderation; c'est encore une grande *aide à entretenir une affection & une Charité fraternelle entre les hommes*, & par là le bien & la paix de la Societé, rien ne leur faisant mieux sentir combien ils sont fréres; ce sont là autant de parties essentielles de notre devoir, & par consequent *la profession & le culte exterieur de la Religion, qui y ont une si grande influence, ne doivent point être negligez.* Mais pour

prévenir toute méprise à cet égard, j'ajouterai encore un mot. Comme les circonstances differentes des personnes, des tems, & des lieux, peuvent demander differentes méthodes de faire cette profession extérieure, parce que l'une peut être plus utile dans certaines occasions que dans d'autres, il ne faut pas croire qu'une seule & même forme y soit toujours nécessaire; mais *divers changemens peuvent être permis dans ces dehors purement cérémoniels*, selon l'exigence des cas & des circonstances; & *ce qui en un tems peut contribuer le plus au but principal de la Religion, est à préferer pour lors en fait de rites.* Il n'y a que les deux Cérémonies que Jesus-Christ lui-même a instituées, & qui sont d'une signification aussi naturelle, que l'usage en est étendu, qui doivent constamment & religieusement être observées, de la maniére la plus conforme au but & à la simplicité de leur institution.

F.

F. Me voila satisfait à cet égard: Je vous prie de passer à ma seconde question, touchant *la partie spéculative de la Religion & tous ces articles de foi* qui paroissent si peu propres à influer sur la pratique.

P. A cela je répons; que si ces spéculations n'ont réellement aucune influence sur notre pratique, on doit les regarder comme inutiles & de nulle valeur; mais dès qu'elles y influent, il faut, comme je viens de le dire du Culte extérieur, en faire cas à proportion de cette influence. Les articles les plus essentiels, qui sont le fondement de tous les autres, & sans lesquels [a] l'*Apôtre* remarque qu'il ne sauroit y avoir de Religion, ce sont *la croyance de l'existence d'un Dieu, & celle des recompenses & des peines à venir.* Ces articles, étant à la portée de tout le monde, & influant si fort sur les deux grands ressorts de nos actions, l'esperance & la

[a] Heb. 11. 6.

crainte, sont d'une importance universelle, & les plus [a] puissans motifs pour porter les hommes à leur devoir. Il y a d'autres articles encore, qui, pour n'être pas de la même force, ni d'une utilité si générale que les précédens, ne laissent pas d'être d'une grande efficace, & très-propres à nous toucher par la noblesse de leurs motifs; si on les propose dans le langage & dans l'esprit de l'Evangile; je parle de ces articles de foi, qui operent sur nous par *un principe* [b] *d'amour* & de reconnoissance, & qui sont particulierement inculquez dans l'*Evangile*, fondez principalement sur l'amour que Dieu nous a témoigné en Jesus-Christ; mais je ne crois pas necessaire de subdiviser ces articles généraux en autant de branches que quelques-uns l'ont fait; au contraire; je blâme plûtôt *la subtilité* plus curieuse qu'utile de ces esprits, qui de nos *devoirs si clairs & si simples, ont fait une science épineuse*, & qui, en

[a] Rom. 1. 16.

[b] Rom. 5. 8. 2. Cor. 5. 6. Gal. 5. 6. Eph. 2. 3, &c. Eph. 5. 2, 25. 1. Jean 4. 9, 19.

en appuyant trop sur des articles peu importans, ont énervé les plus essentiels. Je ne condamne pourtant pas l'intention de ceux, qui, trouvant par experience, que tel ou tel article fait impression sur eux, s'en servent pour s'exciter eux-mêmes à leur devoir; à la bonne heure, qu'ils usent à cet égard de toute leur liberté; mais *qu'ils ne prétendent pas l'ôter aux autres, en leur imposant leurs notions particulieres;* car après tout la vraye évaluation des opinions, aussi bien que des cérémonies, ne peut se faire que par le plus ou le moins d'influence qu'elles ont sur la pratique. Sur ce fondement *tout ce qui peut nous aider à faire notre devoir, doit être embrassé; tout ce qui peut y être un obstacle doit être rejetté; & tout ce qui ne peut nous y être ni de secours ni d'obstacle, doit être regardé comme indifferent.* Mais comme tous les hommes ne sont pas également affectez par les mêmes motifs, & qui plus

eſt, que les mêmes motifs n'affectent pas toujours également le même homme, l'on peut & doit accorder à cet égard la même liberté, qu'à l'égard des cérémonies.

F. Permettez que je vous arrête encore un moment avant que nous quittions ce ſujet. *L'indifference que vous voulez m'inſpirer pour les doctrines purement ſpeculatives, & les bornes étroites dans lesquelles vous ſemblez renfermer les points fondamentaux de notre créance*, ſont ſi contraires à l'opinion reçue, & à l'uſage de la plûpart des Chrétiens, que je ſouhaiterois fort d'apprendre, ou comment je dois me conduire parmi eux à cet égard ſans choquer perſonne, ou bien comment je pourrois m'y prendre pour les ranger de mon côté; ne me refuſez pas, je vous prie, la ſatisfaction de m'en dire votre penſée.

P. Si vous faites bien attention à ce que j'ai déja dit, vous ne trouverez pas qu'il ſoit fort neceſ-

faire d'y rien ajouter; cependant je tâcherai de vous satisfaire un peu plus particuliérement sur ce que vous venez de me demander. Quant à ceux qui prennent si fort à tâche de multiplier les idées spéculatives & abstraites, ils devroient considerer, que *le but de la Religion est d'aider tous les hommes à faire leur salut, les plus ignorans & les plus pauvres, aussi-bien que les riches & les savans; par consequent, toutes les spéculations, qui passent la comprehension des plus simples, ne sauroient être regardées comme necessaires à être sûes & crues d'un chacun*; parce que dès là tous ceux qui n'auroient pas une comprehension plus qu'ordinaire, seroient exclus de toute possibilité d'être sauvez, & il n'y a même *Docteur* si subtil pour qui je ne fusse en peine. Si cette seule considération ne suffit pas pour les rendre plus modestes & plus retenus à enfanter & à repandre leurs spéculations, on pour-

roit

roit les ſoupçonner à juſte titre d'y être attachez par quelque autre lien, que l'amour ſeul de la Verité. Mais s'ils s'aviſoient de ſe plaindre comme d'une injure, qu'on veuille abaiſſer ainſi leurs imaginations ſublimes, & les renfermer dans la ſphere des contemplations du vulgaire, conſolez-les par la déclaration que je vous ai déja faite ſur le ſujet de ces Articles ſpéculatifs; que tout homme peut les mettre en uſage ſelon qu'elles font impreſſion ſur lui pour l'engager à faire ſon devoir. Pourvû qu'ils ſe propoſent ce but, laiſſons-les, pour y aller, déployer toutes les facultez de leur ame à leur propre gré, ſans tyranniquement en exclurre la pénétration & la ſubtilité, leurs facultez favorites; mais qu'ils ſe ſouviennent auſſi, qu'en matiere de pures ſpéculations perſonne n'eſt en droit d'impoſer les ſiennes à qui que ce ſoit: car *mon opinion ne doit non plus être preſcrite à mon voiſin pour régler ſes*

ſen-

sentimens, que l'appetit de mon voisin ne doit me régler dans ma nourriture. Rien ne peut être censé généralement necessaire, que ce qui est généralement utile, soit pour le corps soit pour l'ame; du moins ne sauroit-on regarder comme généralement necessaire, ce que la plus grande partie du Genre humain ne sauroit absolument comprendre. Plût à Dieu que nous pussions voir un jour la Theologie Scholastique reformée sur ce principe! Il est vrai qu'elle y perdroit beaucoup de son volume & de ses prétentions, mais la Religion Chrétienne n'y perdroit rien, & y gagneroit la paix, & une paix bien assurée, parce que cela mettroit radicalement fin à toute dispute & à toute altércation, ce qui n'est pas difficile à comprendre. Il est aisé aussi, d'appliquer ces règles générales aux cas particuliers. Mais pour repondre plus directement à votre question, je vous dirai, que si vous faites servir

vir ces Reflexions au desir que vous avez de vous comporter convenablement avec ceux qui differeront d'opinion d'avec vous, vous reconnoîtrez, que *des choses si indifferentes en elles-mêmes, ne valent pas la peine de s'en disputer*, &c ne sauroient compenser les maux, que la contention cause; & qu'ainsi *le meilleur parti qu'il y ait la plûpart du tems à prendre à cet égard, est une sage indulgence*; mais en même tems que vous tolererez avec douceur les sentimens des autres, *vous ne direz, ni ne ferez rien qui soit contraire aux vôtres, tandis que vous les conserverez, & vous n'aiderez jamais non plus à gêner ni à troubler personne sur leur maniére de penser en violant à l'égard des autres, le droit que vous prétendez pour vous-même.* L'exacte & constante observation de ces règles, cette disposition douce & paisible, ne pourra guére manquer de vous faire vivre en bonne

in-

intelligence avec ceux qui penſeront différemment de vous, & je crois pouvoir laiſſer à votre propre diſcrétion à en faire les applications particuliéres.

F. Cette direction générale me ſuffit, & je tâcherai toujours de la mettre en pratique avec toute la candeur & toute la modeſtie poſſible. Il ne reſte qu'une ſeule de mes difficultez, touchant *l'état des perſonnes qui dans leur conduite s'éloignent des devoirs que la Religion preſcrit.* Je vous avoue que cette difficulté me paroit être très-conſiderable, & même effrayante; car on ne peut s'empêcher de voir combien les hommes en général ſont défectueux à cet égard, & je ne puis qu'en craindre les conſéquences pour moi-même. Si vous pouvez me tirer de cette inquiétude, vous donnerez le calme à mon eſprit, & je ceſſerai deſormais de vous importuner par de ſemblables queſtions.

P. Ne vous attendez pas que je

je vous procure cette tranquilité en vous dispensant des devoirs que la Loi de Dieu exige de nous.
a 1. Sam. 15. 22. Ps. 50. 16. 17. Non, *auprès de lui* [a] *l'obéïssance vaut mieux que le sacrifice*, & j'ai déja suffisamment démontré, que nous ne saurions avoir d'autre marque certaine *de la part que nous avons au sacrifice même de Jesus-Christ*, que notre obéïssance. C'est donc là à quoi il nous importe le plus de nous appliquer, pour nous bien assurer de la part que nous prétendons avoir aux bénéfices qu'il est venu procurer au Genre humain; mais quoique *notre obligation à l'obéïssance actuelle soit indispensable*, je ne voudrois pourtant pas que vous la regardassiez d'une maniere si décourageante. Car cette obéïssance, quelque *difficile* qu'elle puisse vous paroître, n'est pourtant *pas impossible*, & assûrément les motifs que l'Evangile nous présente pour nous y encourager, doivent être plus que suffisans à y porter tout homme rai-

raisonnable & à soutenir ses sincères efforts. C'est ici encore une matiére fort ample, mais je l'abregerai comme j'ai fait jusques à présent, & reduirai le tout en aussi peu de paroles que je pourrai. Vous n'avez qu'à vous rappeller ici en memoire, que vos propres lumieres naturelles vous ont fait reconnoître *la bonté* comme un des attributs les plus essentiels à la Divinité, & pensez, combien il seroit incompatible avec cette même bonté, d'exiger rien de nous qui soit au delà des forces que nous tenons d'elle. C'est là l'injuste accusation *du mauvais & lâche* [a] *serviteur : que son maître vouloit moissonner là où il n'avoit point semé, & recueillir là où il n'avoit rien mis.* Idée la plus injurieuse qu'on puisse concevoir de Dieu & de ses Divines perfections. Il ne demande de nous qu'une obéïssance proportionnée à nos forces, soutenues par l'assistance de sa grace, qu'il est toujours prêt à nous accor-

[a] Matth. 25. 24. &c.

accorder à proportion de nos besoins, & de la ferveur avec laquelle nous la lui demandons. Il n'attend pas des hommes *la perfection*
a 1.Cor. 13. 9, &c. *a des Esprits purs*, mais une perfection à laquelle des hommes revêtus de chair puissent atteindre. Et il n'attend de chacun de nous en particulier, que ce que nous pouvons faire, toutes les circonstances de l'état où nous nous trouvons étant considerées. Rien n'est plus conforme à la droite Raison, ni plus clairement établi dans l'Evangile. *Notre Sauveur*
b Math. 11. 10, &c. Luc 10. 17, &c. Jean 15. 22, 24. déclare en plusieurs endroits, que *b nos transgressions ne seront pas tant mesurées par les actes mêmes que par le degré de lumiére & de conviction contre lesquelles*
c Luc 12. 7, 38. *nous les aurons commises*, & il dit en termes exprès, que *c le serviteur qui a sû la volonté de son maitre, & qui neanmoins ne s'est pas tenu prêt, & ne l'a point suivie, sera battu de plus de coups; mais que celui qui ne l'ayant pas sue*,

sue, a fait des choses dignes de châtiment, sera battu de moins de coups; *car*, ajoute-t-il, *il sera beaucoup redemandé, à quiconque il aura été donné beaucoup.* Il est donc évident, que Notre Seigneur entend que l'*obéïssance qu'il exige de nous soit* [a] *relative à nos lumiéres, à nos forces, aux occasions, & aux autres circonstances où nous nous trouvons.* En un mot qu'elle soit *proportionnée à la capacité qui nous a été donnée.* De sorte que l'accomplissement de nos devoirs n'est nullement impossible, & que ce seroit à tort qu'on desespereroit d'en venir à bout.

[a] Rom. 12. 3, Eph. 4. 7. &c.

F. Je n'ai rien à répliquer, mon Pere, à ces preuves, cependant, je vois par experience, *qu'il s'en faut de beaucoup que les hommes ne remplissent leur devoir.* Ainsi quelque possibilité, que vous m'en demontriez par votre raisonnement, vous ne me guerissez pas par-là de mes allarmes, qui viennent des defauts réels & manifestes que je

trouve

trouve dans la pratique générale du Genre humain.

P. Un moment de patience, & vous comprendrez mieux la chose; vous convenez avec moi que la perfection que Dieu exige de nous est telle qu'on peut y atteindre, mais vous dites qu'on n'y atteint jamais en effet; or ces deux choses seroient incompatibles. C'est pourquoi examinons s'il n'y a pas *du mal entendu en ce que vous appellez perfection.* Il y a toute apparence que le nœud de cette contestation, comme de presque toutes les autres, ne git que dans le sens équivoque de quelque terme. Nos disputes d'ordinaire sont plutôt des disputes de mots que de choses, & *la plûpart des hommes seroient d'accord, si seulement ils s'entendoient bien.* Je croïois obvier à toute méprise en vous prouvant, que Dieu n'exige de nous qu'une obeissance proportionnée à notre capacité. Desorte que vous êtes visiblement dans l'erreur, si dans

votre

votre idée vous étendez cette obéissance jusqu'à un degré de perfection qui est au dessus de notre capacité, parce que dès-là ce ne peut plus être le degré d'obéissance, que Dieu exige de nous. Mais determinons encore mieux, quel est ce degré, pour ne plus nous y tromper; il est vrai qu'il nous est dit, *que nous devons être saints, purs & parfaits, comme notre Pere, qui est au Ciel, est parfait.* Et j'avouë que ces expressions sont très-fortes & très-étendues; mais que peuvent-elles signifier? Il est certain, qu'à les prendre à la rigueur de la lettre, il est de toute impossibilité que de foibles créatures, comme nous, puissent jamais parvenir à l'absoluë perfection de Dieu. Il faut donc nécessairement, que le vrai sens de ce commandement, & d'autres semblables, soit celui-ci, que comme Dieu est parfait au plus haut degré; il faut de même que nous nous efforcions à devenir aussi par-

 faits

faits que nous pouvons l'être selon notre nature, & que pour cet effet nous faſſions fidelement valoir les talens qu'il nous a confiés, ſelon les occaſions qu'il nous preſente. *Voilà ce qui eſt poſitivement requis de nous, & moins que cela ne nous profitera de rien.*

F. Pardonnez-moi, mon Pere, ſi je ne puis me rendre entierement, que vous n'ayez eu la bonté de m'expliquer encore plus particulierement, *quel eſt le degré précis de perfection dont notre nature eſt capable*; car ce n'eſt qu'après cela que je pourrai bien juger ſi les hommes y arrivent en effet ou non.

P. Vous avez raiſon, mon fils, & je tâcherai de vous ſatisfaire; ſouvenez-vous donc que *ce n'eſt pas une perfection divine, ni angelique que Dieu demande de nous, mais une perfection telle que l'humanité comporte. Encore ne demande-t-il pas le même degré de perfection de tous les hommes,*

mais

mais des degrés differens selon leurs différentes capacités. En un mot, *ce n'est pas* [a] *l'impeccabilité, c'est la* [b] *sincerité qu'il requiert de nous.* Et quand je vous aurai dit ce que vous devez entendre par cette sincerité, je vous ferai voir aussi que c'est precisément ce que Dieu exige de nous; que c'est une chose qui peut se pratiquer, & qui a été pratiquée en effet. Après quoi je vous conseillerai de ne pas disputer davantage sur la possibilité de faire notre devoir, mais de mettre tout de bon la main à l'œuvre, ce qui vous en convaincra mieux que tous les discours du monde. *La sincerité consiste dans une ferme & cordiale resolution de faire constamment notre devoir, accompagnée de nos plus serieux efforts pour l'effectuer. C'est faire tout ce qui est en notre pouvoir, & rien de plus.* Que ce soit-là ce qui est requis de nous, cela paroit clairement de ce que Dieu nous demande *notre cœur*, & qu'il le demande [c] *tout entier*, en nous dé-

[a] 1. Rois 8. 46 Eccl. 7. 20. 1. Jean 1. 8. 10. Jac. 3. 2.

[b] 1. Cor. 5. 8. Tit. 2. 7.

[c] Deut. 10. 12. Math. 22. 37.

[a] Math. 6.24. Luc 16. 13. — déclarant *qu'on ne ſauroit le* [a] *partager entre lui & le monde ;* cela montre, dis-je, qu'il exige tous nos efforts pour obeïr à ſes commandemens. Là ou le cœur eſt ainſi diſpoſé, avec une intention droite & ſincere, je ne dis pas que la volonté ſera priſe pour l'effet, mais nos actions ſeront certainement acceptées de Dieu ſelon le degré

[b] 2. Cor. — de notre capacité, [b] *ſelon ce que nous avons, & non ſelon ce que nous n'avons pas.* De là vient que

[c] 1. Chr. 29. 9. — dans l'Ecriture *un cœur* [c] *droit eſt ſouvent appellé un cœur parfait.*

[d] Phil. 3. 12. 15. — Et l'Apôtre *ſaint* [d] *Paul*, au même endroit où il confeſſe *qu'il n'étoit pas encore arrivé à la perfection, mais qu'il tâchoit ſeulement d'y atteindre, ne laiſſe pas de ſe mettre déja au nombre des parfaits*, ſans doute parce que ſes efforts étoient ſerieux & ſinceres. Or qu'il ſoit poſſible de parvenir à cette ſorte de perfection, cela eſt évident par ſoi-même, ſans qu'on ait beſoin d'en appor-

ter

ter d'autre preuve; car, *c'eſt dire ſeulement, qu'un homme peut faire tout ce qu'il peut faire*, & perſonne ne ſera *aſſez déraiſonnable pour nier, qu'il lui ſoit poſſible de faire tout ſon poſſible.* Ce ſeroit à la verité une groſſiere illuſion de croire pouvoir excuſer par là de grandes & de frequentes fautes; puiſqu'au contraire c'eſt cela même qui nous oblige indiſpenſablement à les ſurmonter, car enfin il n'y a perſonne, qui par une conſtante attention ſur ſoi-même ne puiſſe être aſſez maître de ſes propres actions pour s'empêcher de retomber frequemment dans une même faute reconnuë. Quoi de plus ordinaire, par exemple, que d'entendre jurer? Or peut-on douter qu'un jureur d'habitude, quel qu'il ſoit, ne puiſſe, s'il le veut bien fortement, gagner ſur ſoi de s'en abſtenir, du moins pendant un quart d'heure; & s'il le peut pendant un quart d'heure, pourquoi ne le pourroit-il pas pen-

dant une demie heure, pendant un jour, pendant une semaine, un mois, un an? La même resolution, & la même attention continuées produiront le même effet, & non seulement cela, mais la chose deviendra encore plus facile à mesure qu'on avancera dans le bon chemin, car la même force de l'habitude, qui dans le commencement entrainoit puissamment au vice, & rendoit la premiere resistance difficile, vous aidera enfin avec la même efficace à le surmonter & à vous en corriger radicalement. Il n'y a qu'à rompre la glace, le vice devient aisé à vaincre, quand on a une fois commencé, mais tout de bon, à y resister; faites-en seulement l'essai, & vous éprouverez par votre propre experience la verité de ce que dit St. Jean. a *Que les commandemens de Dieu ne sont pas pénibles*; & de ce que dit *Jesus-Christ*; *que son joug est* b *aisé & son fardeau leger*. Ce que j'ai

a 1. Jean 5. 3.

b Math. 11. 30.

j'ai dit de l'habitude de jurer en particulier, peut s'appliquer à tous les autres vices qu'on se connoit; *une bonne resolution, jointe à une vigilance soutenuë, les surmontera* de même. Celui qui s'appliqueroit autant à reformer sa vie, qu'on s'applique d'ordinaire à apprendre un mêtier ou un art, y réussiroit sans doute également bien; l'artisan peut bien manquer par-ci par-là, mais pourvû qu'il travaille exactement en général, il ne laisse pas d'être reputé bon maître; il en est de même du Chrétien, quoiqu'il ne parvienne pas à être exempt de toute possibilité de faillir, toujours parviendra-t-il à dompter tellement *le peché, qu'il n'ait plus* [a] *d'empire sur lui*, & à acquerir une assez grande habitude de pieté & de vertu pour mériter le titre d'homme de bien, ce qui est suffisant pour lui donner de l'assurance devant Dieu. Car l'Ecriture dit bien clairement, que, dans cet état,

[a] Rom. 6. 12.

[a] Prov. toutes *ses* [a] *transgressions prece-*
28. 13. Esai. 1. *dentes ne lui seront point impu-*
16, &c. *tées, & qu'en perseverant dans*
Esai. 55. 7. *l'habitude de bien faire, il sau-*
Ezech. 3. *vera son ame;* c'est en ce sens,
18, &c. Ezech. dis-je, que nous pouvons parvenir
18. à la perfection, & par elle à la
Ezech. félicité. Le grand point est, de
33. Rom. 2. mettre serieusement la main à l'œu-
7. vre, & si notre application est bien
sincere, elle ne sauroit manquer
d'être *efficace.* Il ne me reste plus
qu'à vous faire voir, qu'une telle
perfection, c'est-à-dire une *since-*
rité parfaite, n'est pas sans ex-
emple; & pour vous en convain-
[b] 2. Rois cre je mettrai à la marge *une* [b]
20. 3. *liste de plusieurs personnes, qui*
Neh. 13. 14. 22. *en sont louées dans la sainte Ecri-*
Job 27. *ture, & qui en ont éprouvé les*
5. 6. *heureux effets, par une douce*
Job 3. 6. Ps. 7. 8. *consolation dans tous les acci-*
Ps. 26. *dens de la vie, & par une fer-*
Esai. 38. 3. *me assurance de la félicité à ve-*
2. Cor. 1. *nir.* Je n'ajouterai plus rien ici;
12. Luc 1. 6. je vous renvoierai seulement, à
cause de l'importance de la ma-
tie-

tiere, & pour l'éclairciſſement des doutes que vous pourriez encore avoir ſur ce ſujet, à ce ſimple, mais excellent Diſcours du Docteur *Tillotſon* ſur ces paroles de St. Jean. [a] *C'eſt à cela que l'on connoit les enfans de Dieu, & les enfans du Diable, quiconque ne pratique pas la juſtice n'eſt pas de Dieu;* vous trouverez dans ce ſeul Sermon plus de ſaine Theologie que dans tous les volumes des Controverſiſtes enſemble.

[a] 1. Jean 3. 10.

F. Je reconnois, mon Pere, que *l'idée* que vous venez de me donner de la *Religion Chrétienne eſt ſi claire & ſi intelligible dans toutes ſes parties, & ſi conforme à nos lumieres naturelles, auſſi bien qu'à ce que Dieu nous a revelé de ſa volonté dans l'Ecriture Sainte*, que je ne ſaurois m'empêcher d'y acquieſcer entierement, mais plus vous m'y avez fait voir de clarté, & plus je ſuis étonné de la perverſité de ceux qui, au lieu de ſuivre cette lumiere, &

de marcher dans le chemin uni qu'elle leur trace, se jettent de gaieté de cœur dans les labyrinthes obscurs & embarrassez de doctrines mysterieuses, peu entenduës, & souvent gueres mieux fondées, & qui, pour me servir d'une compa-
[a] Jer. 2. 13. raison de l'Ecriture, [a] *abandonnent la source d'eaux vives, pour se creuser des cîternes crevassées qui ne peuvent point contenir d'eau.*

P. Vous avez grand sujet d'être étonné d'un pareil égarement, il n'est pourtant pas fort difficile d'en demêler les causes. *L'interêt des Conducteurs, & l'ignorance du commun des hommes* y ont sans doute beaucoup de part; mais notre *Sauveur* nous en a indiqué lui-même la principale source,
[b] Jean 3. 19. en nous disant, que [b] *les hommes aiment mieux les tenèbres que la lumiere, parce que leurs œuvres sont mauvaises*; leur conscience à la verité ne manque pas de les convaincre de leurs iniqui-

tez,

tez, mais ils ne veulent pas se donner la peine de s'en corriger ; & pour en esquiver la néceſſité ils tâchent de se former quelque Syſtême de religion, qui puiſſe les sauver avec leurs pechez plutôt que de les obliger à quitter leurs pechez ; *le grand obſtacle à l'avancement de la Verité eſt qu'ils ne* [a] *l'aiment point, mais qu'ils prennent plaiſir au menſonge, & à l'injuſtice* ; mais ſans nous mettre davantage en peine de rechercher la cauſe de ces étranges égaremens, je vous exhorte derechef, vous qui êtes éclairé preſentement de la vraie lumiere, à vous appliquer ſoigneuſement *à* [b] *rejetter les œuvres des tenèbres, & à faire* [c] *éclater votre lumiére devant les hommes, afin que voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Pere qui eſt dans le Ciel* ; ce qui ſera beaucoup plus efficace pour leur conviction, que tout ce que je vous ai dit, ne l'a été pour la vôtre.

a 2. Theſſ. 2, 10. &c.

b Rom. 13. 12. Eph. 5. 11.

c Math. 5. 16.

F. Je reçois cette exhortation avec

vec respect & avec reconnoissance, bien resolu de renoncer dès à present à toute recherche inutile, & de m'attacher tellement, avec l'assistance divine, à regler ma vie sur ces principes, que je puisse à la fin participer à la félicité reservée pour ceux qui les suivent, & que vous, mon cher Pere, puissiez avoir la consolation de voir que vous n'avez pas inutilement emploié les soins qu'il vous a plû de vous donner en ma faveur.

P. Dieu veuille fortifier en vous ces bonnes resolutions, & les couronner d'un heureux succès. Et pour vous en faciliter l'execution encore davantage, je vais faire une courte recapitulation de tout ce que je vous ai dit jusques à present, & vous abandonner ensuite à la benediction divine. Vous avez appris que *l'essence de la vraie Religion ne consiste ni dans des ceremonies, ni dans des speculations, mais dans la sincerité du cœur, & dans la pratique actuelle*

le

le de la pieté & de la vertu; *elle ne consiste ni dans la* [a] *profession & dans la montre exterieure*, *ni dans* [b] *le manger & dans le boire*, *ni dans d'autres observances charnelles*, *ni dans des* [c] *Sacrifices*, *quoiqu'institués par Dieu lui-même*, *ni dans la* [d] *foi*, *ni dans les* [e] *dons*, *quelque excellents qu'ils soient*, *ni même dans la connoissance des plus profonds mysteres.* A la verité ce sont là autant de moyens & d'instrumens, mais *la fin de tout est la* [f] *justice*, & elle a pour fruit *la paix & la joye dans le St. Esprit.* Ce que Dieu demande de nous par rapport à lui-même, c'est *de l'adorer* [g] *en esprit & en verité*; ce qu'il demande de nous par rapport à nous-mêmes, c'est *d'être* [h] *temperans & chastes*; & ce qu'il demande de nous par rapport à notre prochain, c'est *d'avoir pour lui une* [i] *affection & une charité fraternelle. St. Jaques* nous explique cette derniere partie de notre devoir, en nous disant

a Rom. 2. 28. 29 Gal. 6. 15.
b Heb. 9. 10.
c Esai. 1. 11. &c.
d Jac. 2. 14.
e 1 Cor. 13, 2. &c.
f Rom. 14. 17.
g Jean 4. 23. 24.
h Tit. 2. 5.
i 1 Cor. 13, 1. &c. 2. Pier. 1. 7.

a Jac. 1. 27. que *la a pieté pure & sans tache devant Dieu notre Pere consiste à avoir soin des Orphelins & des Veuves dans leurs afflictions, & à se conserver exemt de la corruption du monde*, & le Prophete *Michée* comprend tout ce que nous devons à Dieu, & aux hommes, en nous enjoignant *de b pratiquer la justice, d'aimer la misericorde, & de marcher humblement avec notre Dieu*: ce sont là les loix éternelles & indispensables que Dieu a prescrites aux hommes; *l'Evangile de Jesus-Christ*, bien loin de nous en dispenser en aucune maniere, tend principalement à les renforcer davantage, & à nous y obliger encore plus étroitement, que ni la *Loi de la nature*, ni la *Loi de Moyse* n'avoient fait auparavant. Il nous apprend que *c craindre Dieu, & s'appliquer à faire ce qui est juste, sont les moiens de lui être agreables, & d'assurer notre d felicité, & dans cette vie & dans celle qui est à venir*. C'est pour-

b Mich. 6. 8.

c Act. 10. 35. Rom. 14. 18.

d 1 Pier. 3. 11. &c. Math. 10. 2. 2 Tim. 4. 7. 8.

pourquoi *ne perdez pas votre tems à des* [a] *questions frivoles, & à des disputes de mots, évitez les* [b] *discours vains & prophanes, & les contradictions d'une science faussement ainsi nommée; car de là naissent* [c] *l'envie, les contestations, les médisances, les mauvaises opinions, les discours pernicieux, le manque de charité,* & toute sorte de mal; mais *adonnez vous à* [d] *tout ce qui est conforme à la saine doctrine,* à connoitre & à pratiquer votre devoir dans toutes les occasions. [e] *Ayez soin de persister dans les bonnes œuvres, & d'y encourager les autres par votre exemple; tâchez d'y être riche & amassez-vous en pour l'avenir un* [f] *tresor solide, qui vous fasse remporter le prix de la vie éternelle.* [g] *Exercez vous sans cesse à la pieté, car elle est utile à tout, ayant les promesses de la vie presente, & de la vie à venir.* Afin donc que le souvenir de ces instructions ne s'efface jamais

a 1. Tim. 6, 4.5.
b 1. Tim. 6. 20.
c 1. Tim. 6, 4. 5.
d Tit. 2. 1. &c.
e Tit. 3. 8. 1. Tim. 6. 18.
f 1. Tim. 6. 19.
g 1. Tim. 4, 7. 8.

mais de votre esprit, & qu'elles *ne* [a] *s'écartent jamais de vos yeux, mais qu'elles demeurent profondément* [b] *gravées dans votre cœur*; je les scellerai des paroles du Prophete Roi *David* en vous addressant la même exhortation qu'il fit autrefois à son fils *Salomon*, [c] *Connois le Dieu de ton Pere, & sers-le avec un cœur entier, & une bonne volonté, car l'Eternel sonde tous les cœurs, & connoit toutes les imaginations des pensées. Si tu le cherches, il se fera trouver à toi, mais si tu l'abandonnes, il te rejettera pour toujours.*

[a] Prov. 4. 21.

[b] Prov. 3. 3.

[c] 1. Chr. 28. 9.

F I N.

